



En quête d'un refuge

L'immigration au Canada avant, durant
et après l'Holocauste



TABLE DES MATIÈRES

SUSAN GARFIELD – EXTRAITS DE JOURNAL	2
PROJET DES ORPHELINS DE GUERRE – EXTRAITS DE TÉMOIGNAGES	8
<i>Pologne</i>	9
Molly Applebaum	10
Johnny Jablon	15
Michael Kutz.....	21
<i>Hongrie</i>	24
Leslie Mezei.....	25
Kitty Salsberg	28
Susan Garfield.....	35
Michael Mason.....	39
<i>Tchécoslovaquie</i>	44
John Freund	45
<i>Belgique</i>	49
Marie Doduck	50

SUSAN GARFIELD

Extraits de journal

1944

2 juin 1944

Si j'écris un journal, c'est pour pouvoir le faire découvrir à mes enfants et petits-enfants dans de très nombreuses années, lorsque mon visage si lisse sera sillonné d'innombrables rides. J'y consignerai les nombreuses épreuves de la vie pendant la guerre, l'occupation, et bien d'autres événements bouleversants. À présent, le temps est venu pour moi de me présenter.

Demain, je vais avoir 11 ans. Je peux dire en toute honnêteté que j'aime beaucoup mon apparence. J'ai toujours des cheveux complètement blonds aux pointes et un peu brunâtres sur le dessus. Quand j'étais plus jeune, j'ai porté une robe blanche au mariage de ma tante (qui s'appelle Ibi). Au moment des photos, je me tenais devant Ibi, la tête légèrement inclinée. On pouvait à peine me voir, car ma tante portait une robe de mariée blanche et ma tête avait exactement la même couleur que sa robe. Il semblerait que je me sois éloignée du sujet, mais je reviendrai sur ma description. J'ai un front de taille normale et des sourcils épais et bruns, sans qu'ils soient informes pour autant. J'ai de grands yeux bleus, des cils foncés en haut, mais clairs en bas, qui sont tous longs. En d'autres termes, jolis. J'ai un nez bien dessiné et retroussé. (J'aime beaucoup les nez retroussés.) Ma bouche est bien formée et plutôt petite. J'ai le menton pointu, ce qui est plus joli qu'un menton rond. Mon visage est ovale. Je suis une jeune fille de taille moyenne, plutôt menue. Plus tard, j'aurai une belle silhouette, car j'ai déjà les chevilles fines. Au fait, je m'appelle Zsuzsanna Veronika Löffler, mais à la maison, tout le monde m'appelle Zsuzsi [Susie].

Je viens de terminer ma 1^{re} année à l'école publique et mon souhait le plus cher est d'être admise au *gimnázium*¹. Or, mes chances sont très minces, car j'ai eu une mauvaise note en hongrois, bien que mes dissertations aient été jugées excellentes en grammaire et en rédaction, avec une mauvaise note uniquement pour l'écriture. Il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'avoir une mauvaise note en grammaire. Mes résultats pour la partie orale n'étaient pas mauvais non plus. J'ai l'impression que le professeur de hongrois a une dent contre moi.

Cela fait maintenant plus de 5 ans que la guerre fait rage. J'avais 5 ans quand elle a éclaté². Je ne me souviens que d'une chose : la guerre, et encore la guerre. Les Allemands occupent désormais la Hongrie, ce qui est très inquiétant pour les Juifs. Ces derniers temps, nous devons souvent nous cacher dans la cave pour échapper aux bombes russes, américaines ou anglaises. La nuit, nous devons même quitter nos lits douilletts pour nous réfugier à la cave.

Mon père a été enrôlé dans le Service du travail et cela fait maintenant plus d'un an qu'il a disparu sur le front russe.

À présent, je suis prête à commencer mon journal.

[...]

3 juin

Les Juifs doivent porter une étoile, une étoile jaune de 10 centimètres de large représentant

¹ Susan venait de terminer l'équivalent de la 5^e année au Canada. Le *gimnázium* correspondait à l'école secondaire pour les élèves âgés de 10 à 18 ans.

² Susan est née le 3 juin 1933. Au début de la Seconde Guerre mondiale, en septembre 1939, elle avait 6 ans.

l'étoile de David. Maja en a à vendre. J'en ai pris quelques-unes pour les revendre. Elle en demande 150 pengős pièce et moi, 170. Je suis rentrée à la maison à 21 h 45. Maman était déjà couchée. Elle était très en colère. Je tenterai de la calmer plus tard.

[...]

4 juin

En arrivant à la maison, j'ai croisé Maja dans l'escalier. Elle revenait de chez nous. Nous avons joué avec mes poupées et fait une partie de Monopoly. Elle est partie à 19 h. Puis j'ai monté Robika à l'étage pour jouer avec lui. Ensuite, Zsuzsi Löwy est rentrée de chez sa tante. Nous avons joué au Monopoly jusqu'à 22 h. À présent, il est 22 h 30 et l'alerte nous avertissant d'un raid aérien vient de retentir. Je n'ai aucune idée de ce qui va se passer. D'après les dernières nouvelles que nous avons entendues à la radio, des bombardiers survolaient Bácska, Baja et Szeged³.

16 juin

Des maisons juives vont bientôt être établies⁴. Dieu merci, nous pouvons rester dans notre immeuble. J'ignore qui va venir vivre chez nous. Je suis allée rendre visite aux Róna, mais ils avaient déjà trouvé un autre logement. La famille de Grand-mère reste aussi ici. Mais pas ma tante Malvin. Elle et sa famille vont s'installer soit chez Grand-mère, soit chez nous. Ils ont jusqu'au 21 pour déménager.

[...]

18 juin

Tatie Szidi [la tante de Zsuzsi Löwy] est venue nous voir et nous a appris que Zsuzsi allait chez son grand-père et qu'elle avait trouvé un appartement. Autrement dit, quelques immeubles ont été désignés comme maisons juives et tous les Juifs sont censés y emménager. Au moins six personnes sont censées partager une pièce. Personne n'aura son propre appartement. Dieu merci, notre immeuble fait partie de ceux qui ont été désignés.

[...]

21 juin

Deux personnes ont déjà emménagé [dans notre appartement], une mère et sa fille.

22 juin

Demain, dans l'après-midi, je vais accompagner les Székely chez un de leurs proches. Ils possèdent une maison avec un jardin qui va leur être confisquée. Profitons-en tant que c'est possible. Elles [Mari et Ági] étaient là cet après-midi et nous nous sommes bien amusées en jouant. Lorsqu'elles sont parties, je suis allée chercher Robika, un adorable petit garçon de 2 ans. Après l'avoir ramené chez lui, j'ai commencé à écrire dans mon journal et, à présent, je vais me coucher.

[...]

³ Respectivement, une région et des villes situées à une distance de 200 à 300 kilomètres de Budapest, où a vécu Susan.

⁴ Immeubles désignés dans lesquels les Juifs ont été contraints de s'installer trois mois après l'occupation de la Hongrie par les nazis. Pour en savoir plus, veuillez consulter le glossaire.

25 juin

Nous ne sommes autorisés à sortir dans la rue qu'entre 14 h et 17 h.

26 juin

Dieu merci, à partir d'aujourd'hui, nous avons le droit de sortir dans la rue de 11 h à 17 h.

27 juin

Comme nous n'avons pas le droit de nous rendre au parc ou sur l'aire de jeux, le concierge nous a donné la permission de jouer au ballon dans la cour entre 17 h et 18 h. C'est vraiment gentil de sa part.

29 juin

Je joue au Monopoly tous les soirs avec Ilonka Weisz.

[...]

1^{er} juillet

Ces jours-ci, nous passons beaucoup de temps à la cave [à cause des incessants raids aériens]. L'air y est si mauvais que l'on a l'impression de suffoquer.

2 juillet

Ce matin, les sirènes avertissant d'un raid aérien ont à nouveau retenti. Ils ne nous laissent même pas prendre notre déjeuner en paix.

3 juillet

Je n'ai pas pu m'endormir avant minuit. Les adultes ont chuchoté jusqu'à 23 h. Quand ils se sont enfin tus, Peti a crié : « On ne peut pas dormir avec Grand-mère à côté, elle ronfle trop ! ». Puis il y a eu un raid aérien. Des bombardiers qui survolaient Budapest. Quand je me suis levée, ils [les adultes] se disputaient bruyamment.

3 octobre

Je n'ai pas écrit depuis trop longtemps, cher journal, mais je vais me rattraper. Je vais rattraper ce que j'ai manqué. Voici que l'inspiration me vient : je vais écrire de courtes histoires pour les jeunes.

[...]

10 octobre

Nous traversons une période très importante. Je vais vous raconter étape par étape les événements qui ont marqué ces derniers jours. Il y a trois jours, Maman et moi nous sommes rendues à mon école pour savoir si je serais admise au *gimnázium*. Ils nous ont dit de nous inscrire le 12. De là, je suis partie chez ma grand-mère [paternelle], rue Király. Ma mère m'a accompagnée. Nous avons rencontré une de nos connaissances. Il nous a expliqué que les Juifs devaient éviter de passer devant un bâtiment en particulier. Des soldats allemands sont stationnés dans ce bâtiment. Je suis allée voir Grand-mère. [Ma tante] Bözsi m'a raconté que les Hongrois avaient demandé [aux Soviétiques] un armistice⁵ qui leur avait été accordé, mais qu'ils n'osaient pas

⁵ Entente conclue entre deux camps ennemis afin de suspendre les hostilités.

encore l'annoncer publiquement à cause des Allemands. (Ce serait formidable, ai-je pensé.) Ensuite, je suis allée dîner chez Malvin. [Ma cousine] Éva était là. Je lui avais promis d'aller la voir mardi. Nous sommes mardi.

1947

Janvier

Chaque fois que je tombe sur ce journal, je pense sérieusement à le déchirer ou à le brûler, car je me sens gênée de le lire, y compris à moi-même. Après réflexion, je lui accorde un sursis, car je suis convaincue de raconter la vérité, que j'étais ainsi et que j'ai décrit mes véritables sentiments. Et puis, je finis toujours par le poursuivre.

Je ne vais même pas essayer de raconter tout ce qui s'est passé depuis la dernière fois que j'ai écrit. De toute façon, il est impossible d'oublier ce genre de chose. C'est par le plus grand des hasards que je suis tombée sur ce carnet. Dieu seul sait où il était caché toutes ces années et la raison pour laquelle il refait surface aujourd'hui ; je n'en ai pas la moindre idée. Il m'est difficile de lire mon vieux journal intime, celui d'une jeune fille de 11 ans. J'ai peine à croire à quel point j'étais vaniteuse à l'époque. Mais je ne le suis plus. Je ne suis plus tout à fait la même depuis que je me suis décrite. J'ai les cheveux plus foncés, le visage plus rond. Je suis désormais plus potelée que mince. Mais c'est tout. Les gens me trouvent jolie. Eh oui, jolie. Mais j'ai énormément changé depuis l'époque où j'ai tenu mon journal.

Il vaut mieux ne pas combler le vide de cette période, car on n'y trouve ni joie ni beauté, mais la mort, la peur de la mort et une peine insondable. Mon cher Père, ma chère Mère, vous n'êtes plus. Personne sur terre ne saura jamais ce que je ressens à ce sujet. Je peux donner l'impression d'être insensible aux autres. Un jour, j'ai entendu un proche dire à ma mère : « Cette enfant ne parle jamais de son père ; elle ne doit probablement jamais penser à lui. » À présent, il en va de même avec les deux [parents]. Mais je ne me soucie guère de ce que les gens pensent. Je déteste, j'abhorre, je méprise les gens. Peut-être suis-je méchante, mais c'est leur faute. Je ne voulais pas être indifférente. Je suis devenue égoïste, égocentrique. À mes yeux, il n'y a que moi qui existe. Rien d'autre ne compte, rien dont je me soucie.

Je vais probablement partir au Canada très bientôt. Je vais être adoptée grâce au Joint⁶.
[...]

Pourquoi est-ce que je veux partir au Canada ? Parce que seuls de tristes souvenirs me lient à la Hongrie. Il me sera difficile de quitter mes proches, mes tantes, mes grands-parents et mes cousins qui m'aiment et n'osent pas me retenir, par crainte d'éventuels reproches dans le futur. Mon souhait le plus cher est de partir et je m'estimerai malheureuse si je n'y parvenais pas. Je ne veux pas vivre dans un endroit où tout ce que je vois réveille des souvenirs et ravive des blessures. Ici, tout me ramène en arrière, aussi bien le passé que les gens. Ce n'est que dans un nouvel environnement, loin d'ici, que je pourrai envisager l'avenir.

⁶ Comité conjoint de distribution juif américain, aussi appelé JDC.



Le passeport de Susan, délivré à Budapest en 1948, avant son émigration au Canada.
 © Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Susan Garfield



PROJET DES ORPHELINS DE GUERRE

EXTRAITS DE TÉMOIGNAGES



Projet des orphelins de guerre – Extraits

POLOGNE



MOLLY APPLEBAUM

Molly (à l'arrière, à droite) et sa famille. Cracovie, Pologne, 1939.
© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Molly Applebaum

La Pologne, pays d'Europe centrale situé entre l'Allemagne et la Russie, avait une importante population juive avant la Seconde Guerre mondiale. Nombreux sont les Juifs qui ont contribué à la culture et à la société polonaises, et ce, malgré l'antisémitisme et les discriminations dont ils étaient les victimes. En septembre 1939, l'Allemagne nazie a envahi l'ouest de la Pologne tandis que l'Union soviétique en a envahi l'est. Les autorités d'occupation allemandes n'ont pas tardé à persécuter les Juifs de Pologne en leur imposant le port de l'étoile jaune, en les soumettant aux travaux forcés et à d'autres sévices. Ils ont ensuite été enfermés dans des ghettos avant d'être déportés dans les camps nazis. En 1941, l'Allemagne a envahi la portion du pays occupée par l'Union soviétique et pris le contrôle de l'ensemble du territoire polonais. Cette invasion a entraîné une augmentation des persécutions contre les Juifs de part et d'autre du pays. Environ trois millions de Juifs polonais ont été assassinés durant l'Holocauste.

Molly Applebaum (Melania Weissenberg) est née en 1930 à Cracovie, en Pologne. Elle raconte que sa vie avant la guerre était simple, même si l'époque était dure pour les Juifs polonais. En 1940, sa famille a emménagé dans une petite ville, mais en 1942, la menace croissante des rafles a obligé la jeune Molly, 12 ans, et Helen, sa cousine plus âgée, à trouver refuge dans une ferme, où elles se sont cachées dans une caisse ensevelie sous terre. Après la guerre, Molly et Helen ont quitté la Pologne et vécu dans des camps de personnes déplacées en Autriche et en Allemagne. En 1948, Molly a immigré au Canada en tant qu'orpheline de guerre. Elle s'est installée à Toronto.

MOLLY APPLEBAUM

Autrice des *Mots enfouis* : le journal de Molly Applebaum

Les merveilles du Nouveau Monde

Nous étions au début de 1948 et je me sentais un peu perdue. Je ne sais comment, oncle Josef a découvert qu'à Munich, on était en train de dresser des listes d'enfants et de jeunes orphelins pour une éventuelle émigration en Amérique. Il m'a incitée à m'y faire inscrire, ce que j'ai fait. Il se moquait toujours de moi, car je détestais me lever à l'aube afin de prendre le train pour Munich et quand je me plaignais, il disait : « Bon, demain, tu devras te lever tôt, et quand tu partiras en Amérique, tu devras te lever tôt, mais après, tu n'auras plus jamais à te lever tôt ! » À la suite de mon inscription comme candidate à l'émigration, j'ai été acceptée ; on m'a demandé où je voulais aller et j'ai mentionné les États-Unis, mais les responsables m'ont dit que les quotas étaient remplis pour ce pays. Cependant, je pouvais m'inscrire pour le Canada, ce que j'ai accepté.

J'ai ensuite été envoyée dans un camp d'hébergement provisoire pour enfants, qui avait ses quartiers dans deux hôtels reconvertis pour la cause. J'y ai vécu environ six mois avant que mon groupe soit envoyé au Canada. Le camp se trouvait dans la petite ville de Prien. Nous étions scolarisés sur place, et les cours étaient adaptés à notre niveau. Nous avons formé des amitiés durables et, en 1998, nous y avons organisé la fête de notre cinquantième réunion ; nous vivions alors dispersés à travers les États-Unis et le Canada.

Voici l'histoire de notre arrivée au Canada. À cette époque, le gouvernement canadien était très opposé à l'admission des Juifs en général, mais à la suite d'une forte pression exercée par la communauté juive canadienne, et en particulier par le Congrès juif canadien, une loi a été adoptée et le gouvernement a accepté de faire entrer sur son territoire un millier d'orphelins juifs rescapés

de guerre et provenant d'Europe. Les conditions stipulaient que la communauté juive devait les prendre en charge afin qu'ils ne deviennent pas un fardeau pour le pays ; les orphelins devaient aussi être en relativement bonne santé, ne pas présenter de signes de tuberculose ou de maladies oculaires et ne pas avoir plus de 18 ans. Il était urgent de nous envoyer au Canada le plus tôt possible, car beaucoup de candidats approchaient de leur dix-huitième anniversaire, et les places sur les bateaux étaient difficiles à obtenir. Des médecins nous ont examinés, nous ont fait passer des radiographies et nous ont soumis à des analyses d'urine. Ils n'étaient pas particulièrement pressés, mais nous l'étions : quelques-uns des fonctionnaires traitant nos dossiers ont dû être soudoyés. Rien ne se faisait de manière légale – les dates de naissance et les documents étaient falsifiés. Il faut dire que toutes les administrations étaient encore sens dessus dessous.

Nous avons eu droit à des assistantes sociales qui essayaient de nous préparer à ce qui allait se passer, mais quand j'y repense, nous ne leur avons pas prêté attention. Nous étions débrouillards et nous savions comment mentir pour obtenir ce dont nous avons besoin. Mais les amitiés que nous avons nouées étaient profondes et authentiques. Pour contourner les difficultés causées par certains médecins, nous avons recours à des astuces. La candidature d'une jeune fille de notre groupe a été rejetée, car le médecin avait trouvé une tache sur ses poumons, facteur éliminatoire. Une de ses camarades est allée consulter un autre médecin en se faisant passer pour la jeune fille aux poumons atteints et a passé d'autres radiographies à sa place ; elles ont reçu toutes les deux l'autorisation de partir. Nous étions censés être de vrais orphelins, mais certains ne l'étaient qu'à moitié – leur parent survivant voulait leur donner une meilleure chance d'immigrer, car l'avenir était

encore incertain. Nous pouvions nous faire des confidences entre nous en toute confiance.

Les familles juives canadiennes qui se sont inscrites pour prendre en charge un orphelin avaient en tête l'image d'un jeune enfant dont elles allaient s'occuper et qu'elles allaient envoyer à l'école. Mais elles se sont retrouvées face à un groupe d'adolescents à la mine triste avec qui elles ne pouvaient même pas communiquer, et qui avaient leurs propres idées et exigences. Nous formions un groupe compliqué à gérer.

Nous étions une centaine dans notre groupe et nous avons été divisés en sous-groupes plus petits lors de notre voyage. Ceux qui avaient de la famille au Canada et qui savaient où elle vivait étaient envoyés chez ces gens. Les autres ont été répartis à travers tout le pays, selon l'endroit où se trouvaient les familles juives prêtes à accueillir un jeune orphelin. Je devais aller à Sydney, en Nouvelle-Écosse, sans raison particulière. Je n'avais rien contre cette idée, d'autant plus que ma meilleure amie, Betty, était aussi du voyage. J'étais aux anges à l'idée que nous ne serions pas séparées.

Sur le bateau, on nous servait trois fois par jour des aliments qui nous étaient inconnus – des *corn flakes*, du gruau d'avoine, des jus de fruits et de généreuses portions de viande que nous n'avions pas l'habitude de manger. Au centre de la table se dressait une coupe de fruits remplie d'une quantité suffisante de pommes pour toute la tablée. Nous gardions l'œil sur ces fruits pour nous assurer que personne n'en prenait plus d'un. Ils étaient pour nous un vrai délice.

Nous sommes arrivés à Halifax en juin 1948 et devons passer sous la responsabilité d'assistantes sociales qui devaient nous prendre en charge. Nous étions un petit groupe à nous rendre à Sydney, et en attendant l'arrivée des assistantes chargées de nous y escorter, nous avons séjourné provisoirement chez des particuliers. Betty et moi avons exploré le quartier, et les épiceries nous ont

étonnées. Nous ne comprenions pas pourquoi les oranges et les choux étaient disposés côte à côte. Surtout, nous trouvions remarquable de voir tant de nourriture sur les étals. Nous avons chacune 5 \$, qu'on nous avait donnés à la descente du bateau, et nous n'avions pas l'intention de les dépenser à ce moment-là (j'avais aussi un billet de 20 \$ cousu dans l'épaulette de ma robe, en cas d'urgence). Les barres chocolatées étaient très alléchantes, mais nous avons résisté.

Les jours suivants, nous avons pris le train pour Sydney, avec nos assistantes sociales, qui nous ont accompagnés chez nos familles d'accueil. Le couple chez qui j'allais vivre, M. et M^{me} Newman, avait quatre adolescents; ils ont casé les deux garçons dans une même pièce afin que je puisse avoir ma propre chambre. Je ne comprenais pas laquelle était ma place dans ce système.

J'avais l'impression d'être adoptée par cette famille, et je ne comprenais pas pourquoi ces gens voulaient une autre adolescente alors qu'ils avaient déjà deux filles et deux garçons. Les assistantes sociales ne sont pas parvenues à nous expliquer le sens de « foyer d'accueil », pas plus que le couple qui m'hébergeait. Je me sentais perdue dans ce Nouveau Monde rempli de merveilles. On me disait quand il fallait descendre à la salle à manger pour les repas, mais je n'avais pas beaucoup d'échanges avec les autres enfants de la famille ni avec les parents. Je ne me souviens pas qu'on m'ait posé des questions; peut-être s'attendaient-ils à ce que je me livre de mon propre chef, mais ce n'était pas dans ma nature, et nous nous contentions de nous côtoyer. On m'a demandé d'aider aux tâches ménagères, ce que j'ai fait de bon cœur. Le moment préféré de ma journée arrivait lorsque je retrouvais les autres membres du groupe et que nous échangeions nos impressions et les renseignements dont nous disposions. Personne parmi nous ne savait véritablement quoi faire ou à quoi s'attendre.

Notre assistante sociale, M^{me} Nina Cohen, était une personne merveilleuse. [...] M^{me} Cohen sentait notre solitude et s'arrangeait pour nous inviter tous

chez elle pour des dîners, ainsi que dans son chalet d'été. C'était une perle rare et, à ce jour, nous nous souvenons tous d'elle avec affection.

Les commerçants juifs de la ville nous ont offert des vêtements et j'ai eu le droit de choisir une robe et un manteau d'hiver. Cet été-là, j'ai obtenu mon premier emploi dans un magasin de vêtements pour dames. C'était à la fin de la saison et les soldes allaient bon train pour écouler la marchandise d'été. Mon travail consistait à repérer les voleurs à l'étalage. Soit parce que je travaillais bien, soit pour une autre raison, mes patrons m'ont offert un emploi au rayon des sous-vêtements, des gaines, des soutiens-gorge et des bas. Je me faisais une joie à l'idée de recevoir mon premier salaire. Quand je suis rentrée à la maison, je me suis demandé si je devais offrir une partie de ma paie à mes hôtes; après avoir consulté Betty, c'est ce que j'ai fait. Les Newman m'ont conseillé de garder pour moi cette somme, en me disant que je n'étais pas une pensionnaire – encore une autre expression que je ne connaissais pas. Qui étais-je, alors? Je nageais dans la confusion. Ils m'ont aidé à ouvrir un compte bancaire.

Mes employeurs, M. et M^{me} Jacobson, me manifestaient beaucoup de sympathie. Un jour, M. Jacobson m'a prise à part pour m'annoncer qu'il me paierait discrètement quelques dollars de plus chaque semaine et qu'il ne voulait pas que les autres employés le sachent. Je faisais maintenant parvenir un peu d'argent à Helen en Allemagne. M. et M^{me} Jacobson m'ont même envoyée à Halifax suivre un petit cours de vente de sous-vêtements, tous frais payés, y compris l'hôtel. J'avais vraiment l'impression d'avoir trouvé ma place.

[...]

Un dimanche, mon assistante sociale, M^{me} Cohen, m'a contactée pour me dire qu'elle souhaitait m'emmener déjeuner en tête-à-tête. J'étais étonnée, car d'habitude tout se faisait en groupe. Nous avons déjeuné et elle m'a ramenée à la maison en voiture, mais pas directement, prenant le temps de rouler aux alentours un petit moment. Avant que je

puisse la remercier et sortir de la voiture, elle m'a appris que les Newman ne voulaient plus me garder chez eux. Apparemment, M^{me} Newman avait fait savoir qu'elle trouvait trop lourde la tâche de m'héberger. Mais je ne devais pas m'inquiéter, car on me trouverait bien vite un autre foyer d'accueil. La nouvelle m'a ébranlée et je me suis sentie abandonnée une fois de plus. Quand je suis rentrée à la maison, les Newman n'ont pas abordé la question, ni moi non plus d'ailleurs, comme si ma conversation avec M^{me} Cohen n'avait jamais eu lieu.

Quelques jours plus tard, on m'a demandé de faire mes bagages et M^{me} Cohen m'a conduite dans une autre maison. Les Newman m'ont demandé de garder le contact, et encore aujourd'hui, quand j'entends ces mots, ils me renvoient immédiatement à la douleur et à la souffrance provoquées par leur rejet.

Heureusement pour moi, mon nouveau foyer était chaleureux et très accueillant. Le couple savait de première main ce que cela signifiait d'être rejeté. Les McPhail étaient des gens de cœur; M. McPhail, un Polonais non juif, était mécanicien automobile; sa femme, Becky, était Juive, et, depuis leur mariage, ni l'une ni l'autre de leurs familles ne voulaient d'eux. Les parents de Becky l'avaient rejetée. Les McPhail m'ont confié qu'ils s'étaient mariés par amour tout en sachant qu'il y aurait des embûches, mais sans se douter à quel point. Ils étaient mélomanes et c'est ce qui les avait attirés l'un vers l'autre; ils m'ont dit qu'on les dévisageait même aux concerts. Ils avaient deux enfants d'âge scolaire et nous nous entendions tous très bien.

Je devais payer une partie de ma pension, et le Congrès juif canadien s'acquittait du solde. Cet arrangement nous convenait à tous. J'ai correspondu avec eux pendant des années et ils m'ont même rendu visite une fois à Toronto. Ils m'ont permis de refaire confiance à la bonté humaine. Mon amie Betty a connu une expérience semblable et son deuxième foyer d'accueil s'est avéré bien meilleur que le premier. Je ne me rappelle pas pourquoi Betty a décidé d'aller à Toronto, mais c'est ce

qu'elle souhaitait, et sa deuxième famille d'accueil, les Blonder, a même payé son billet de train, qui était assez cher. Quand elle est partie, je me suis sentie vraiment seule. J'avais toujours été du genre à n'avoir qu'une amie proche, et j'ai donc décidé de la suivre à Toronto, surtout quand elle m'a écrit à quel point elle était plus heureuse là-bas, et aussi que beaucoup de nos amis de l'orphelinat s'y trouvaient. Betty m'a décrit en termes élogieux leurs retrouvailles et comment ils s'échangeaient des informations sur les emplois et les logements.

En 1949, la plupart de mes amis de Sydney avaient commencé à partir ailleurs. Ils disaient qu'il n'y avait pas de possibilités d'avenir dans cette ville. Certains sont allés à Montréal, d'autres à Toronto. C'est alors que je me suis rendu compte à quel point le voyage pour s'y rendre était long et coûteux. Le seul moyen de transport possible était le train, et le trajet prenait deux jours et deux nuits, nous obligeant à louer une couchette. Quand j'ai eu assez d'économies, j'ai demandé à M^{me} Cohen comment m'y prendre pour organiser mon transfert à Toronto. Elle a contacté le Jewish Child and Family Service à Toronto, et l'organisme a promis de me trouver une chambre à mon arrivée.

À Toronto, je me retrouvais seule et, comme prévu, une chambre m'attendait dans une famille juive, les Richman, avenue Palmerston. Vivre avec les

Richman a été une bonne expérience. Ils me traitaient mieux qu'une simple pensionnaire. Comme à Sydney, le Congrès juif canadien payait une partie de ma pension, car je ne gagnais pas assez d'argent à l'époque pour couvrir mes dépenses.

J'ai obtenu rapidement un entretien d'embauche dans une usine de gaines et de soutiens-gorge. Cependant, ils ont déclaré que je n'avais pas assez d'expérience dans le domaine, ce qui n'était pas vrai. Il m'a semblé plutôt que l'antisémitisme était en cause et les avait poussés à refuser ma candidature. J'ai finalement trouvé un emploi dans un magasin de tissu rue College, où j'ai travaillé un certain temps. Je suivais en même temps des cours du soir pour apprendre la sténographie et l'anglais. Comme je voulais travailler dans un bureau, j'ai aussi suivi un cours de dactylographie.

Je prenais du bon temps. J'ai retrouvé mon amie Betty et ceux de l'orphelinat. Notre grand plaisir était de nous rencontrer rue College et de déambuler dans le quartier. Parfois, même, nous allions à une séance de cinéma. Chacun faisait part aux autres de ses progrès et de ses stratégies d'adaptation à la vie au Canada. Ils semblaient aussi heureux de me voir que moi de les avoir retrouvés. Nous formions une petite famille et pouvions compter les uns sur les autres.



JOHNNY JABLON

Johnny (tout à droite) et des amis à bord du *General Langfitt* à direction du Canada, 1948.
© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Johnny Jablon

La Pologne, pays d'Europe centrale situé entre l'Allemagne et la Russie, avait une importante population juive avant la Seconde Guerre mondiale. Nombreux sont les Juifs qui ont contribué à la culture et à la société polonaises, et ce, malgré l'antisémitisme et les discriminations dont ils étaient les victimes. En septembre 1939, l'Allemagne nazie a envahi l'ouest de la Pologne tandis que l'Union soviétique en a envahi l'est. Les autorités d'occupation allemandes n'ont pas tardé à persécuter les Juifs de Pologne en leur imposant le port de l'étoile jaune, en les soumettant aux travaux forcés et à d'autres sévices. Ils ont ensuite été enfermés dans des ghettos avant d'être déportés dans les camps nazis. En 1941, l'Allemagne a envahi la portion du pays occupée par l'Union soviétique et pris le contrôle de l'ensemble du territoire polonais. Cette invasion a entraîné une augmentation des persécutions contre les Juifs de part et d'autre du pays. Environ trois millions de Juifs polonais ont été assassinés durant l'Holocauste.

Johnny Jablon (Jan Rothbaum) est né en 1926 à Cracovie, en Pologne, où il a grandi avec ses parents et ses deux frères. Il se préparait à entrer au secondaire quand, en 1939, la guerre a éclaté. En 1941, Johnny et les siens ont été enfermés dans le ghetto de Cracovie, puis, en 1942, de nombreux membres de sa famille ont été tués lors d'une violente rafle nazie. Johnny, soumis aux travaux forcés, y a échappé. En 1943, il a été conduit au camp de Plaszow, puis, déporté à Auschwitz-Birkenau en 1944, où il a été sélectionné comme travailleur esclave. En janvier 1945, le camp a été évacué, et Johnny a été contraint à une marche de la mort. Il a été libéré en mai de la même année. Après la guerre, Johnny a vécu dans des camps de personnes déplacées en Autriche, et en 1948, il a immigré au Canada en tant qu'orphelin de guerre. Il s'est installé à Montréal.

JOHNNY JABLON

Auteur de *Souvenez-vous*

Au début de l'année 1948, un représentant du Congrès juif canadien est venu à Linz pour sélectionner des orphelins juifs et les aider à immigrer au Canada. Dès que nous avons été mis au courant, Joe Luden et moi avons immédiatement posé notre candidature. Le Canada! Lorsque j'étais dans les camps de concentration, tout ce qu'il y avait de mieux était qualifié de « canadien » : les meilleures couvertures étaient ainsi des « couvertures canadiennes », travailler au « *Kanada* » signifiait que nous avons trouvé le meilleur poste, et ainsi de suite. Je rêvais que, si je survivais, j'aurais peut-être la chance d'aller dans le meilleur pays du monde, le Canada.

Le Canada, ou la voie du bonheur

En août 1948, après avoir finalement reçu nos visas, nous avons commencé à préparer notre départ. J'étais la personne la plus heureuse au monde. Une nouvelle vie commençait.

Le 12 août 1948, j'ai quitté le camp de personnes déplacées de Linz, en Autriche. Je faisais partie d'un grand groupe d'orphelins de guerre parrainés par le Congrès juif canadien (CJC), et nous allions effectuer l'ensemble du voyage sous l'œil attentif de M. Reimer, délégué à cet effet par l'organisation. Toute notre classe est venue à la gare nous dire au revoir, puis nous sommes enfin partis. Mon rêve devenait réalité.

Quelques jours plus tard, nous sommes arrivés à Hambourg, en Allemagne, où nous avons attendu le navire qui nous conduirait au Canada. Ce groupe d'orphelins est devenu ma famille. Nous étions tous des adolescents, le plus jeune ayant 13 ans et le plus âgé pas plus de 18 ans. Il est vrai que j'avais en fait 22 ans et que, pour pouvoir immigrer, j'avais changé d'identité : j'étais devenu Ephroim Jablon, né le 31 juillet 1931.

Nous étions très jeunes et en même temps très matures. Nous mangions ensemble, nous chantions ensemble, nous jouions ensemble, nous nous promenions ensemble – telle une grande famille unie. Et après toutes ces années, certains de ces jeunes sont restés mes meilleurs amis.

Le navire que nous attendions a fini par arriver à Hambourg, et le 18 septembre 1948, nous avons quitté l'Allemagne. Je me suis promis de ne jamais y retourner.

Nous allions faire la traversée à bord du *General Langfitt*, un bateau militaire très ancien. Mais qui s'en souciait ? Nous étions les jeunes gens les plus heureux du monde. Les joies du voyage ont pris un autre tour lorsque nous avons quitté la Manche et atteint l'Atlantique, car la première journée, tout le monde a eu le mal de mer. Nous prenant en pitié, un des marins nous a apporté des oranges, nous a emmenés sur le pont pour prendre l'air, puis nous a dit : « Chantez, marchez, occupez-vous, mais ne vous asseyez pas à l'intérieur. Tout ira bien. » Nous avons suivi son conseil, et pendant quelques jours, nous nous sommes bien amusés, passant notre temps à explorer le navire, à dessiner et à manger à satiété.

[...]

Le 1^{er} octobre 1948, nous avons accosté au Quai 21 à Halifax, en Nouvelle-Écosse, au Canada. Mon rêve était devenu réalité : « Je suis au Canada ! »

En réalité, pas tout à fait. Il a d'abord fallu que je passe un entretien d'immigration au cours duquel on m'a posé beaucoup, beaucoup de questions. Puis je me souviens que l'agent m'a demandé : « Pourquoi êtes-vous venu au Canada ? »

Sans y réfléchir à deux fois, j'ai répondu : « Parce que c'est le meilleur pays du monde. » Il m'a lancé

un long regard chargé de sens, qui a marqué la fin de l'entretien. L'instant d'après, j'avais franchi la porte : j'étais entré au Canada.

M. Reimer, le représentant du Congrès juif canadien, nous attendait de l'autre côté de la douane. Il allait nous guider et nous conseiller le temps que nous trouvions nos marques au Canada, mais là, sur ce quai de Halifax, il a été assailli par nos questions : « Comment allons-nous nous rendre à notre destination ? Où allons-nous trouver à manger ? »

Un léger sourire aux lèvres, il nous a alors répondu : « Je vous en prie, cessez de vous inquiéter, nous nous chargeons de tout. » Et il disait vrai.

Nous sommes montés à bord du luxueux train qui devait nous conduire à Montréal. Je n'en croyais pas mes yeux : c'était un wagon-lit. Mon ami Joe Luden et moi avons deux sièges entiers rien que pour nous, que l'agent de bord est venu transformer en lits le soir venu. Mais avant de nous coucher, on nous a servi à manger dans le wagon-restaurant. La belle vie !

Toute la journée et une bonne partie de la nuit, j'ai observé par la fenêtre ce grand pays qui défilait sous mes yeux et, le lendemain matin, nous sommes arrivés à Montréal. Certains enfants de notre groupe allaient poursuivre leur route jusqu'à Toronto et Winnipeg, mais pour nous, Montréal allait devenir notre ville d'accueil.

Les trains entraient en gare centrale de Montréal par voie souterraine, aussi nous a-t-il fallu plusieurs minutes pour sortir du tunnel et embrasser la ville du regard. Et quel spectacle ! La première chose qui m'a frappé a été l'édifice Sun Life, une bâtisse très haute et imposante qui, par sa superficie, a été le plus grand bâtiment de tout l'Empire britannique au moment de sa construction. Voitures et piétons circulaient par centaines en tous sens. En voyant la ville aussi vivante et dynamique, j'ai compris que j'avais pris la bonne décision en choisissant Montréal pour y reconstruire ma vie.

Nous sommes montés dans les bus qui nous

attendaient près de la gare et nous avons effectué un court trajet jusqu'au Centre de santé Herzl, appelé à l'origine Hôpital et Dispensaire Herzl. Situé rue Jeanne-Mance, à l'angle de l'avenue du Mont-Royal, le Centre avait été adapté pour permettre de faire face à l'afflux d'orphelins survivants de l'Holocauste. Pouvant loger un total de 50 personnes, le petit immeuble disposait de quelques grandes pièces, ainsi que d'une salle de réception, d'une cuisine et d'une salle à manger au rez-de-chaussée.

À notre arrivée au centre, nous avons été accueillis par plusieurs personnes, probablement venues nous voir avec l'intention d'adopter certains d'entre nous. Elles ont été un peu déçues, car elles s'attendaient à de jeunes enfants, plutôt qu'à des adolescents « âgés » comme nous (après tout, j'étais en réalité dans la vingtaine). Mais la présence de ces personnes était tout de même merveilleuse, et le lendemain matin, certaines sont revenues en voiture pour nous faire visiter la ville.

M. Reimer a continué de nous conseiller et de nous orienter, et c'est lui qui nous a fait découvrir les activités qui animaient la vie juive à Montréal. Juste au coin de la rue où était situé le centre, sur l'avenue du Mont-Royal, entre Jeanne-Mance et l'avenue du Parc, se trouvait le YMHA¹, avec à côté la célèbre charcuterie fine Dunn's, où, à l'époque, un sandwich à la viande fumée coûtait quelque 0,55 \$. Je n'ai pas eu les moyens d'y aller avant un certain temps, mais c'était un lieu de rassemblement à la sortie du cinéma. Non loin de chez nous, avenue de l'Esplanade, se trouvait la Bibliothèque publique juive, où le célèbre écrivain juif Melech Ravitch tenait ses conférences une fois par semaine. Sans oublier le magnifique parc du Mont-Royal et le champ de Fletcher, juste au coin de la rue (aujourd'hui devenu le parc Jeanne-Mance).

[...]

Nous sommes arrivés à Montréal quelques jours avant Rosh Hashanah, le Nouvel An juif, si bien que le premier soir des Fêtes, nous avons tous été invités dans différentes familles. Joe Luden et moi

¹ Young Men's Hebrew Association

avons été conviés chez les Gordon, à Outremont. Cette invitation ne nous a guère enthousiasmés, car nous aurions préféré nous retrouver entre amis au centre, mais comme on nous l'a expliqué, il était important de créer des liens avec la communauté. Avec le recul, bien que nos hôtes se soient montrés très accueillants envers nous, nous nous sommes sentis mal à l'aise et absolument pas à notre place dans leur belle demeure.
[...]

Quelques jours plus tard, tous les résidents du centre ont été envoyés dans différentes familles. J'ai été choisi pour aller vivre sur l'avenue Old Orchard, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce (NDG) de Montréal, chez des parents des propriétaires de la grande chaîne de supermarchés Steinberg.
[...]

Je n'ai tenu qu'une journée dans la famille où j'avais été envoyé, avenue Old Orchard. Peu après mon arrivée, le monsieur qui occupait les lieux m'a fait visiter leur très belle maison. Plusieurs chambres se trouvaient à l'étage, un salon, une salle à manger et une cuisine occupaient le rez-de-chaussée, et une salle de jeux avait même été aménagée au sous-sol. Puis il m'a conduit à la salle de bains et s'est exclamé : « Ici, c'est une salle de bains ! Dans cette maison, l'eau coule par le mur. » Je suis resté sans voix. Je me suis demandé ce qu'il allait me montrer ensuite. Il s'est alors penché au-dessus de la baignoire et a ouvert le robinet.

J'ai immédiatement actionné le levier de la douche en demandant : « Et ça, qu'est-ce que c'est ? » Évidemment, le pauvre monsieur a été complètement arrosé. Je dois dire qu'il ne s'est pas mis en colère, mais cela a mis fin à la visite. J'ignore pourquoi il pensait que je n'avais jamais vu d'eau courante. Peut-être était-il venu au Canada au début du siècle en provenance d'un petit village où la seule source d'eau était un puits au milieu du village. Toujours est-il que le lendemain, j'étais de retour au centre en me promettant de ne plus jamais me faire héberger chez quiconque par charité : je me trouverais un emploi et je me

débrouillerais tout seul.
[...]

Le CJC nous a attribué une assistante sociale, M^{lle} Fisher, une personne compréhensive qui a pourvu à nos besoins. Quand elle a entendu parler de mon aventure avec les parents des Steinberg, elle a ri et m'a dit : « *Good for you!* » (Bien joué !) C'était la première fois que j'entendais cette expression.

M^{lle} Fisher nous a emmenés au grand magasin Eaton, où nous nous sommes procuré certains articles indispensables comme des sous-vêtements, des chaussettes et un pyjama. Puis elle nous a donné des bons pour l'achat d'un costume et d'un manteau d'hiver chez Schreter, magasin situé boulevard Saint-Laurent, près de la rue Sainte-Catherine.

Après avoir fait le tour des différents costumes disponibles, Joe et moi avons trouvé ce que nous voulions, mais lorsque nous avons présenté nos choix au propriétaire, il s'est fâché et a crié : « Vous n'êtes pas censés choisir des articles dans ce rayon ! C'est là-bas que vous devez regarder. » Et il nous a désigné une autre partie du magasin. « Portez-les vous-même, ces haillons ! » lui a rétorqué Joe.

Alors, le propriétaire (ou peut-être était-ce un vendeur) est devenu si rouge que je craignais qu'il ait une attaque. Il s'est mis à hurler : « Sortez de ce magasin et n'y revenez jamais ! » Puis il a tenté de jeter Joe dehors par la force.

Joe l'a alors regardé très froidement en disant : « Si jamais vous essayez de me toucher, vous allez le regretter. »

Je pense que l'homme a eu peur de Joe, car il s'est simplement éloigné sans ajouter un mot. Des années plus tard, Joe a connu beaucoup de succès en tant que fabricant de vêtements de sport, et le magasin Schreter a été l'un de ses clients les plus importants. De retour au centre, M^{lle} Fisher nous attendait. Elle

nous a dit qu'elle avait reçu une plainte du magasin Schreter concernant notre comportement et qu'elle voulait entendre nos explications. Elle a écouté notre histoire sans rien dire. Plus tard, nous avons eu une longue conversation avec elle, au cours de laquelle nous lui avons expliqué que nous ne voulions plus être un fardeau pour le Congrès juif ni pour la communauté, que nous voulions trouver un emploi et un logement, et poursuivre notre éducation le soir.

[...]

Entre-temps, le problème du logement a été résolu. La sœur de Joe et son mari, les Lanail, avaient immigré au Canada avec leur fille de 7 ans, Mirele, et ils louaient un petit appartement rue Clark, près de l'avenue du Mont-Royal, à côté de la fabrique de glace. Ils nous ont proposé une chambre pour 15 \$ par semaine chacun.

C'était un vieil appartement, tout petit, avec deux chambres, dont une que je partageais avec Joe, tandis que M. et M^{me} Lanail partageaient l'autre avec Mirele. Il n'y avait qu'une petite salle de bains, sans douche, juste une baignoire toujours remplie de linge sale. J'étais donc heureux que le YMHA se trouve non loin, à quelques coins de rue. J'y allais tous les soirs pour nager et me doucher. Malgré ses dimensions très modestes et les divers inconvénients de cet appartement, j'y ai été très heureux. Les Lanail étaient comme des parents pour moi; ils faisaient tout leur possible pour que je me sente à l'aise. Chaque matin, M^{me} Lanail me demandait ce que je voulais pour le souper et quel genre de gâteau j'aimerais avoir. M. Lanail était quelqu'un d'instruit qui jouait du violon et peignait de beaux tableaux. Parlant aussi parfaitement le français que l'anglais, il n'avait eu aucun problème à se trouver un emploi.

Le CJC a payé nos deux premières semaines de loyer, aussi fallait-il que je trouve rapidement un emploi, car très bientôt, j'aurais à payer moi-même mon gîte et mon couvert. M^{lle} Fisher a suggéré que je m'adresse aux Services professionnels juifs (Jewish Vocational Services, ou JVS), mais ces derniers ne m'ont pas beaucoup aidé. J'ai essayé

de trouver un emploi dans mon domaine, l'électronique, mais il n'y avait pas de travail dans ce secteur – il faudrait encore quelques années avant que les postes de télévision trouvent leur place dans les foyers. On m'a conseillé de laisser tomber l'électronique et de chercher plutôt un emploi dans l'industrie textile, où il y avait beaucoup de travail.

« Qu'est-ce que j'y connais au commerce de *shmattès* (chiffons, en yiddish)? ai-je demandé à la personne du JVS.

– Ne vous inquiétez pas, m'a-t-on répondu, vous serez formé au métier de coupeur et vous gagnerez bien votre vie. »

Le JVS m'a envoyé à une adresse rue Ontario, près de Bleury. Il s'agissait d'un vieux bâtiment délabré, sans ascenseur, dont l'usine Monarch Garment occupait le troisième étage. En entrant, j'ai tout de suite été frappé par le bruit, la chaleur et le manque d'aération. On entrait directement dans un petit bureau, où la réceptionniste m'a demandé ce que je désirais. Quand j'ai répondu que j'avais été envoyé par les Services professionnels juifs, elle m'a toisé de la tête aux pieds, puis a crié à l'interphone :

« Benny, quelqu'un veut te voir pour du travail!

– Qu'il attende! Je suis occupé en ce moment! » Je pouvais tout entendre à travers l'interphone. J'ai donc attendu une quinzaine de minutes avant que Benny, qui était apparemment le patron, n'arrive. Il m'a lancé :

« Alors, c'est toi le *greeneh* qui veut devenir coupeur?

– Pardonnez-moi, mais je m'appelle Johnny Jablon, pas Green. Et oui, je suis venu ici pour trouver du travail. » Je ne savais pas que « *greeneh* » voulait dire « novice »; je pensais qu'il s'était trompé de nom, et j'avais anglicisé sa prononciation yiddish.

« Le salaire est de 14 \$ par semaine, et si tu travailles très dur, tu auras une augmentation d'ici quelques semaines.

– Monsieur, ai-je répondu très poliment, je dois payer 15 \$ par semaine pour le gîte et le couvert, et j'aurai besoin d'un peu d'argent pour le bus. Donc, pour moi, 14 \$ par semaine, ce ne sera pas possible.

- Bon, je te donne 17 \$ et tu peux commencer à travailler demain. Tu as des ciseaux ?
- Non.
- Murray! M. Green est là pour du travail! »

Plus tard, j'ai appris que Benny aimait insulter les autres; cela lui donnait un sentiment de supériorité. Quand Murray, le coupeur en chef, est entré, je l'ai tout de suite apprécié. Il s'est présenté et m'a dit : « Ne t'inquiète pas, j'ai une paire de ciseaux supplémentaire que tu peux utiliser jusqu'à ce que tu aies les moyens de t'en acheter une. »

Le lendemain, je me suis rendu au travail à pied, car je n'avais pas les moyens de prendre le bus. J'ai mis environ quarante-cinq minutes, mais je suis parvenu à l'usine avant 8 h. Puis j'ai dû attendre un peu que se présente la réceptionniste, qui était aussi la comptable. Elle m'a remis ma carte de pointage. Au moment où je m'en servais pour enregistrer mon heure d'arrivée, elle m'a averti que, si j'avais ne serait-ce qu'une minute de retard, elle serait obligée de prélever quinze minutes sur ma paie. J'ai rapidement calculé que cela représentait environ 0,20 \$, l'équivalent d'un aller simple en bus.

[...]

Vendredi. Jour de paie ! J'allais toucher pour la première fois de l'argent que j'avais gagné moi-même au Canada. À 17 h, j'ai reçu l'enveloppe contenant mon salaire, et quand je l'ai ouverte, j'y ai trouvé 18 \$ au lieu des 17 qui avait été convenus. Je ne m'en suis pas plaint et j'ai décidé de prendre le bus pour rentrer chez moi. Je me suis rendu à la Banque d'épargne de la cité et du district de Montréal, à l'angle de l'avenue du Mont-Royal et du boulevard Saint-Laurent, où j'ai ouvert un compte et déposé 10 \$. Après cela, je me suis assuré d'y verser des fonds chaque vendredi.

Le samedi, nous avions notre soirée cinéma. Mes amis et moi assistions à un programme double

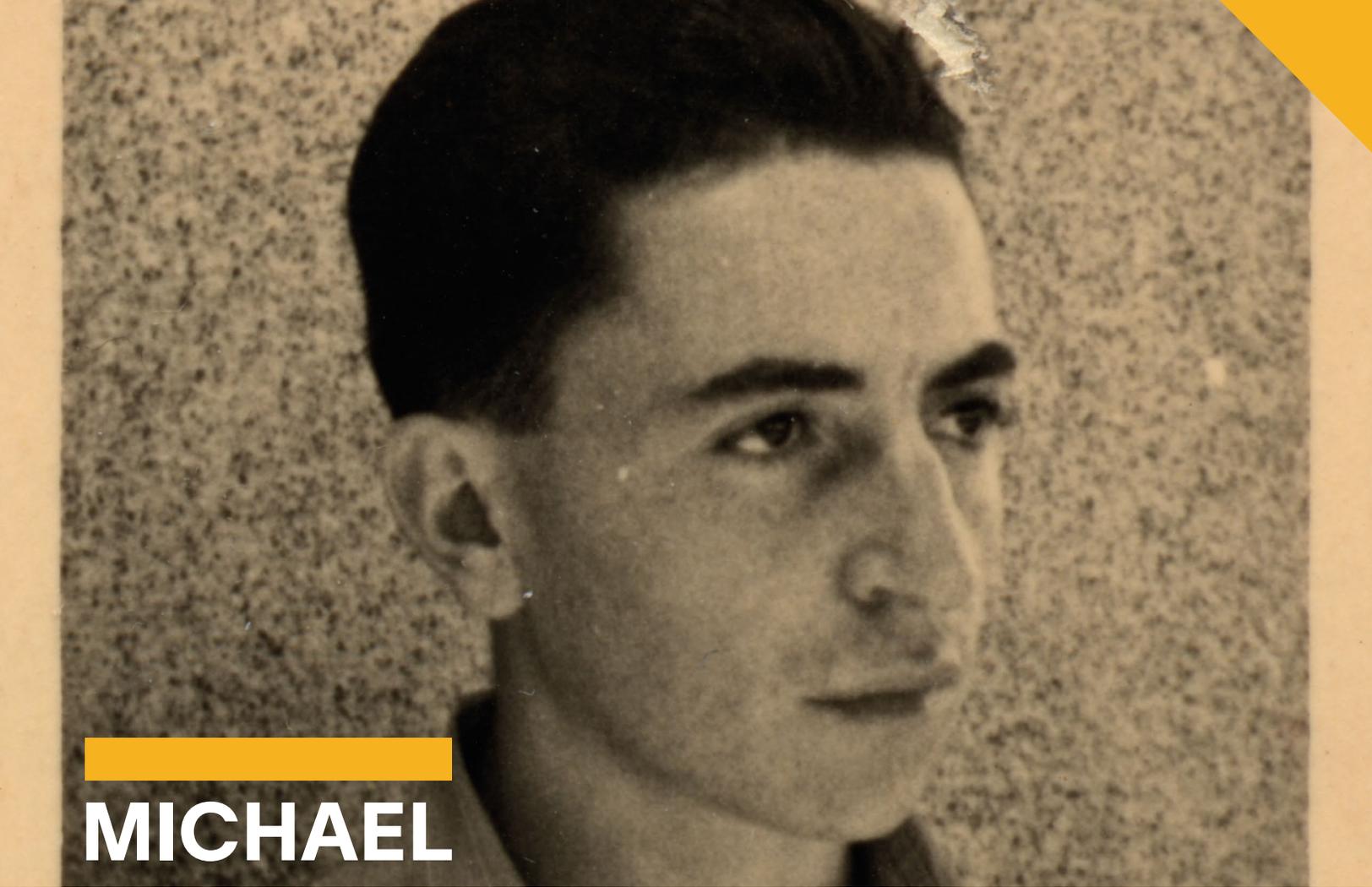
au Regent Theatre, sur l'avenue du Parc, moyennant 0,35 \$. Puis nous nous promenions le long de l'avenue, où nous croisions beaucoup de passants qui profitaient des dernières belles journées d'automne.

Les jours raccourcissaient et se rafraîchissaient : l'hiver approchait à grands pas. Nous formions à présent un grand groupe d'amis et, avec l'aide de M. Reimer, nous avons créé un club au YMHA, où nous passions la plupart de notre temps libre. Parfois, nous invitons un conférencier ou nous organisons une présentation sur un livre ou sur tout autre sujet. Et notre équipe de volley-ball, qui affrontait différents adversaires dans toute la ville, se débrouillait très bien. Nous étions toujours merveilleusement occupés.

[...]

Début décembre, il a commencé à neiger, sans arrêt, pendant deux semaines, ce qui m'a fait énormément plaisir, car je n'avais jamais vu autant de neige de ma vie. Comme nous vivions au rez-de-chaussée, chaque matin, juste pour sortir de la maison, nous devions pelleter la neige qui recouvrait presque entièrement la porte d'entrée. Je me suis procuré de vieux skis et de vieilles chaussures de ski et, le week-end, je passais mon temps à skier sur le mont Royal, tout proche.

Dans les semaines qui ont précédé Noël, la ville était magnifique, notamment la rue Sainte-Catherine, au centre-ville. Les vitrines des grands magasins étaient joliment décorées, et souvent, le soir, nous faisons de longues promenades pour aller les admirer. Pour moi, c'était merveilleusement nouveau : je passais mon premier hiver loin de l'Europe ravagée par la guerre et des horreurs des camps de concentration, et j'étais libre d'éprouver de la joie.



MICHAEL KUTZ

Michael en Italie, 1947.

© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Michael Kutz

La Pologne, pays d'Europe centrale situé entre l'Allemagne et la Russie, avait une importante population juive avant la Seconde Guerre mondiale. Nombreux sont les Juifs qui ont contribué à la culture et à la société polonaises, et ce, malgré l'antisémitisme et les discriminations dont ils étaient les victimes. En septembre 1939, l'Allemagne nazie a envahi l'ouest de la Pologne tandis que l'Union soviétique en a envahi l'est. Les autorités d'occupation allemandes n'ont pas tardé à persécuter les Juifs de Pologne en leur imposant le port de l'étoile jaune, en les soumettant aux travaux forcés et à d'autres sévices. Ils ont ensuite été enfermés dans des ghettos avant d'être déportés dans les camps nazis. En 1941, l'Allemagne a envahi la portion du pays occupée par l'Union soviétique et pris le contrôle de l'ensemble du territoire polonais. Cette invasion a entraîné une augmentation des persécutions contre les Juifs de part et d'autre du pays. Environ trois millions de Juifs polonais ont été assassinés durant l'Holocauste.

Michael Kutz est né en 1930 dans la ville polonaise de Nieśwież (aujourd'hui Niasviž, en Biélorussie). Il se souvient de la communauté tolérante qui y vivait et qui rejetait l'antisémitisme alors répandu partout ailleurs en Pologne. Michael a été témoin de l'invasion de sa ville natale par l'Union soviétique, puis par l'Allemagne. Après l'assassinat des siens par les nazis en 1941, Michael, alors âgé de 10 ans, a rejoint un groupe de résistants dans les forêts de la Biélorussie. Après la guerre, il a vécu dans des camps de personnes déplacées en Tchécoslovaquie, en Autriche et en Italie. En 1948, il a immigré au Canada en tant qu'orphelin de guerre. Michael s'est installé à Winnipeg, puis à Montréal.

MICHAEL KUTZ

Auteur de *Si, par miracle*

Au début de l'année 1948, il circulait au camp de Grugliasco des rumeurs selon lesquelles le Canada, conjointement avec le Congrès juif canadien, s'apprêtait à accueillir 500 enfants et jeunes Juifs en provenance d'Italie. Mon nom figurait sur la liste de ceux à qui l'on avait demandé de prendre contact avec le D^r Adam, un représentant du Joint en Italie du Nord, basé à Milan. Ce dernier était originaire de Lemberg, qui était à présent une ville ukrainienne du nom de Lviv. Il avait pour mission de réunir les jeunes de tous les camps de personnes déplacées. Il nous aidait à obtenir les papiers nécessaires et les certificats d'identité de personne déplacée délivrés par l'UNRRA. Le consul canadien à Rome nous a ensuite envoyés chez des médecins pour un bilan médical. Ce n'est qu'après cela que nous avons obtenu l'autorisation d'immigrer légalement au Canada. J'allais bientôt prendre le train à destination du port de Gênes et embarquer sur le navire grec *Nea Hellas* pour effectuer la traversée jusqu'au Canada.

J'ai commencé mes préparatifs de voyage. Comme de nombreux amis, je me suis trouvé devant une pénible réalité : devoir rompre les liens tissés avec ceux que je considérais désormais comme des amis proches. J'ai fait mes adieux à chacun d'eux, sachant que ce serait la dernière fois que nous nous verrions. Depuis 1945, nous, les jeunes qui avaient effectué ensemble ce long voyage jusqu'en Italie, étions devenus très proches les uns des autres ; nous formions une véritable fratrie. [...]

Nous avons quitté Gênes le 10 mars 1948. À bord du navire, j'ai rencontré d'autres connaissances de Rome, et j'ai également retrouvé les frères Lorberg, mes amis de Crémone. Par chance, j'ai aussi revu mon ami David Gurevich et sa petite amie, Gitele, avec lesquels j'avais effectué de longs et difficiles voyages à travers les différents camps de personnes déplacées en Italie. Thelma

Tessler, assistante sociale qui travaillait pour le Jewish Family and Children's Service à Winnipeg, au Manitoba, nous a accompagnés dans notre voyage, et le 21 mars 1948, nous avons accosté à Halifax, en Nouvelle-Écosse.

Mon pays d'accueil

À notre arrivée à Halifax, nous avons été accueillis par des membres de la communauté juive ainsi que par la presse et par des représentants du gouvernement de la Nouvelle-Écosse. Ils ont tous fait des discours pour nous souhaiter la bienvenue au Canada. C'était le soir de Pourim, et la communauté juive avait organisé une réception pour nous au YMHA, ou Young Men's Hebrew Association, où de jeunes Juifs nous ont offert des cadeaux. Pendant les deux jours suivants, nous sommes restés chez diverses familles juives – j'ai logé chez les Morrison, qui avaient aidé de nombreux réfugiés juifs à s'établir à Halifax. On nous a ensuite répartis en différents groupes en fonction de notre destination : Montréal, Toronto, Winnipeg ou Vancouver. J'étais sur la liste de ceux qui devaient se rendre à Winnipeg, comme certains de mes amis. Le troisième jour, nous avons quitté Halifax en train, accompagnés de Alistair Stewart, membre du Parlement affilié à la Co-operative Commonwealth Federation (CCF) à Winnipeg, une formation politique qui devait devenir par la suite le Nouveau Parti démocratique. Homme bon et chaleureux, Alistair Stewart nous traitait à la façon d'un père.

Lorsque nous sommes arrivés à la gare de Winnipeg, une délégation du Congrès juif canadien nous a accueillis. Étaient présents M. Solomon, son président, M. George Sharpe, maire de Winnipeg, et des délégués du Joint. Des représentants du gouvernement du Manitoba ont fait un discours. Tous les journaux, et plus particulièrement le

Winnipeg Free Press, ont fait paraître notre photo dans des articles où ils nous souhaitaient bonne chance pour notre installation dans notre pays d'adoption. Ils ajoutaient qu'avec le temps, nous contribuerions à faire de cette province un endroit meilleur pour toute la population.

À la gare, nous avons encore une fois attendu qu'on nous assigne un foyer juif. Une jeune assistante sociale du nom de Rose Parker n'a pas tardé à s'approcher de moi, accompagnée d'un couple de Juifs d'âge mûr. Ils se sont présentés sous le nom de M. et M^{me} Glassman. M. Glassman m'a invité à les suivre, et lorsqu'il m'a demandé de quelle région je venais, j'ai reconnu son dialecte yiddish : il était originaire de Volhynie. Nous nous sommes rendus en voiture jusqu'à leur maison, au 379, rue Scotia. Ils m'ont dit que je pourrais occuper la chambre de leur fille, Miriam, jusqu'à la fin du mois de juin. Elle étudiait à New York, à l'Université Columbia, et ils se chargeraient de me loger ailleurs à son retour.

Après sept difficiles années d'errance, sans pouvoir réellement me reposer, j'ai d'abord eu du mal à m'adapter à une vie normale, au fait d'avoir une chambre à moi, un lit avec des draps propres et toutes les commodités domestiques. Je n'avais pas cessé de me déplacer, mais j'étais encore très jeune, et ma volonté de vivre et le souvenir des dernières paroles de ma mère m'aidaient à surmonter toutes ces épreuves et à poursuivre ma route.

Les Glassman m'ont traité comme si j'étais leur propre fils, et la communauté juive de Winnipeg a fait tout son possible pour nous aider à nous installer, à trouver du travail et à commencer notre nouvelle vie. Nous suivions des cours d'anglais au YMHA, rue Albert, et quelques jeunes de notre groupe ont commencé l'apprentissage d'un métier. J'ai décroché un travail grâce à Manny et Alan Nozick à la Nozick Commission Company, qui se trouvait également rue Albert. J'ai vite appris à m'occuper de leur stock de vêtements féminins très chics qu'ils exportaient dans tout le Canada.

Je suis également devenu membre de la troupe de théâtre amateur yiddish qui logeait dans le bâtiment

appartenant à la Hebrew Sick Benefit Association, rue Selkirk. Le 21 mars 1949, sous la direction du metteur en scène Hyman Roller, j'ai joué dans une pièce dédiée à Hershele Ostropoler, un humoriste juif du début du XIX^e siècle, au Playhouse Theatre. La production a connu un grand succès, et l'intégralité de la recette a été versée au She'erit Hapletah (dont le nom signifie « Ce qu'il reste des survivants »), un groupe faisant partie de l'organisation sioniste du Farband, afin d'aider les nouveaux venus à s'installer à Winnipeg. Dans l'ensemble, je crois que les immigrants juifs se sont très vite adaptés à la vie normale, notamment grâce à leur engagement au sein des organisations juives communautaires. Nous nous sommes beaucoup rapprochés les uns des autres, et nous nous considérons souvent comme des frères et sœurs. Avec les jeunes Juifs de Winnipeg, j'ai participé à divers projets qui ont bénéficié à notre communauté, et je leur suis vraiment reconnaissant de leur compréhension, de leur loyauté et de leur amitié.

Finalement, vers la fin de l'année 1949, j'ai pris contact avec des amis qui s'étaient installés à Montréal. Ils ont proposé que je les rejoigne. J'ai eu beaucoup de mal à prendre la décision de quitter ma famille d'adoption – les Glassman m'avaient donné un foyer très agréable, rempli d'amour et de bienveillance. Ils avaient même proposé de payer mes études. Depuis l'enfance, j'avais toujours été indépendant, c'est pourquoi j'ai décliné leur offre. Je n'étais pas un élève de yeshiva en mal de soutien, et même si je ne pouvais pas subvenir à mes besoins, je ne voulais pas accepter leur générosité. Au bout du compte, j'ai décidé de quitter Winnipeg. Mes adieux aux Glassman et aux amis qui étaient venus avec moi depuis l'Italie ont été chargés d'émotion. Je leur ai dit à tous que je ne les oublierai jamais. Ils faisaient désormais partie de ma famille. J'ai tenu parole et je suis resté en contact avec eux tout au long des années. Lorsque les Glassman m'ont conduit à la gare, ils m'ont même rendu l'argent du loyer que j'avais tenu à payer tant que j'habitais chez eux.



Projet des orphelins de guerre – Extraits

HONGRIE



LESLIE MEZEI

Leslie à Montréal, 1949.

© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Leslie Mezei

Située au sud-est de l'Allemagne, la Hongrie est un pays d'Europe centrale qui avait une importante population juive avant la Seconde Guerre mondiale. Dans les années qui ont précédé la guerre et l'Holocauste, les Juifs de Hongrie ont connu la montée des discriminations mises en place par le gouvernement du pays. En 1940, ce dernier s'est allié à l'Allemagne nazie, refusant cependant de déporter les citoyens juifs de Hongrie. En mars 1944, l'armée allemande a occupé la Hongrie, ce qui a aussitôt provoqué une augmentation des persécutions contre les Juifs. Ceux qui ne vivaient pas à Budapest ont été confinés dans des ghettos et déportés dans des camps nazis, avec la collaboration des autorités hongroises. À Budapest, les Juifs ont été enfermés dans un ghetto en décembre 1944, et des milliers d'entre eux ont été contraints à des marches de la mort ou tués par des membres des Croix fléchées. De nombreux Juifs se sont cachés chez des chrétiens pour échapper aux rafles et aux persécutions. Environ 569 000 Juifs hongrois ont été tués durant l'Holocauste.

Dernier-né d'une fratrie de cinq, Leslie (Laszlo) Mezei a vu le jour en 1931 à Gödöllő, en Hongrie. Quand l'armée allemande a envahi le pays en 1944, les Mezei ont rallié Budapest, où certains membres de la famille sont parvenus à rester ensemble. Ils ont alors été contraints par les nazis et leurs collaborateurs hongrois à porter l'étoile jaune et à vivre dans des « maisons juives ». En décembre 1944, Leslie et les siens ont évité d'être enfermés dans le ghetto en se faisant passer pour des réfugiés hongrois non juifs. Au début de l'année 1945, après la Libération, Leslie et les membres survivants de sa famille ont décidé de quitter la Hongrie. Leslie est venu au Canada en janvier 1948 dans le cadre du Projet des orphelins de guerre. Il s'est installé à Toronto.

LESLIE MEZEI

Coauteur des *Destins noués*

L'immigration

Le Congrès juif canadien a envoyé un travailleur social dans notre camp de personnes déplacées pour trouver des enfants juifs survivants que l'organisation pourrait faire venir au Canada. Ainsi, Lali¹ et moi avons quitté l'Europe à bord du *General Sturgis*, un navire de transport militaire américain qui a effectué de nombreux voyages pour acheminer des personnes déplacées d'Europe aux États-Unis, au Canada, en Argentine et en Australie. Sa cale caverneuse offrait beaucoup de place pour les hamacs confortables dans lesquels nous dormions. J'ai fini par seconder l'officier américain chargé de l'entrepôt, qui se trouvait tout au fond du navire et n'était accessible que par un ascenseur. Il m'a donné des citrons, des oranges et des bananes, que je n'avais encore jamais vus ni même goûtés, évidemment. J'ignore comment j'ai réussi à décrocher cet emploi ! En janvier 1948, Lali et moi sommes arrivés au célèbre Quai 21 à Halifax – aujourd'hui le site du Musée canadien de l'immigration –, où plus d'un million d'immigrants et de réfugiés ont débarqué.

Après un long voyage en train, on nous a emmenés dans des maisons d'un quartier juif défavorisé de Montréal, à proximité de la rue Saint-Urbain, devenue célèbre grâce au roman de Mordecai Richler *L'Apprentissage de Duddy Kravitz*. Nous passions beaucoup de temps au gymnase du YMHA², situé au pied du Mont-Royal. J'y ai rencontré un couple qui avait perdu un fils à la guerre et ils m'ont invité pour le week-end. J'ai fini par loger pendant cinq ans chez les Winkler, que j'appelais « Oncle » et « Tante », jusqu'à ce que je sois diplômé de l'université. Nous n'allions pas à la synagogue, mais à l'occasion des Grandes Fêtes, nous nous rendions dans leur belle-famille pour manger. En tant que plus jeune convive au séder de la Pâque, je posais les quatre questions, en commençant par

« Pourquoi cette nuit est-elle différente des autres nuits ? » Je jouais au *touch football* dans la rue avec d'autres adolescents et, pour la première fois, je commençais à étudier sérieusement. Je suis très reconnaissant aux Winkler de m'avoir permis de prendre un si bon départ au Canada. [...]

Après avoir été quatre ans sans étudier, je n'ai passé qu'une semaine en 8^e année, puis j'ai terminé la seconde moitié de la 10^e année à l'Académie Strathcona d'Outremont, qui relevait de la Commission des écoles protestantes du Grand Montréal. On récitait le *Notre Père* tous les matins, même si la plupart des élèves étaient juifs. J'ai appris l'anglais par moi-même, en écoutant et en lisant.

À 18 ans, après une année complète de scolarité en 11^e année, j'ai passé les examens provinciaux de fin d'études secondaires. Comme je vivais au Québec depuis moins de trois ans, j'ai été autorisé à passer mes épreuves de langue en allemand plutôt qu'en français. J'ai fait l'objet d'un article de journal, dans l'édition du 30 septembre 1949 du *Montreal Daily Star* – « *D.P. Also Means Deft Pupil. Youth Earns Top Ten Scholastic Ranking* » (« *D.P.* » signifie aussi « élève doué ». Un adolescent se classe parmi les dix meilleurs éléments de son école), cité dans le livre de Ben Lappin, *The Redeemed Children*. L'article rapportait mes propos : « Pendant les premiers mois, je n'ai fait qu'écouter, mais par la suite, j'ai commencé à parler, un peu au début, puis de plus en plus. » Si j'ai si bien réussi à l'école, c'est surtout grâce à mes bonnes notes en mathématiques et en sciences, même si ma note la plus basse, 87 %, en composition anglaise, s'est avérée la meilleure de la province dans cette matière ! Mais à l'époque, nous attachions peu d'importance à l'étude des lettres : tout le monde nous disait que les sciences étaient l'avenir. J'ai obtenu

¹ Le frère de Leslie

² Young Men's Hebrew Association

une bourse de quatre ans à l'Université McGill et, dès ma 3^e année, non seulement j'ai étudié, mais j'ai aussi rejoint des clubs, j'ai appris à jouer aux cartes et je me suis rendu à des fêtes. J'ai obtenu mon diplôme en 1953, à l'âge de 22 ans, avec mention « très bien » en mathématiques et en physique. J'ai travaillé tous les étés, d'abord dans un camp juif religieux du Mizrahi comme aide-cuisinier. J'étais dans la cuisine de 6 h 30 à 18 h 30, puis je faisais la fête avec les moniteurs du camp jusque tard dans la nuit. À la fin de l'été, j'ai dormi trois jours d'affilée !

Au cours de ma dernière année d'université, un ami m'a invité à venir passer un week-end au chalet de sa petite amie. Une jeune femme nommée Annie Wasserman était également présente. De un an ma cadette, elle était également une survivante de l'Holocauste. Nous avons constaté que nous avions beaucoup de facilité à discuter, si bien que j'ai commencé à la voir presque tous les jours. Pourtant, même une fois mariés, nous n'avons jamais évoqué ce que nous avons vécu durant l'Holocauste.



KITTY SALSBERG

Kitty à Toronto, 1949.

© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Kitty Salsberg

Située au sud-est de l'Allemagne, la Hongrie est un pays d'Europe centrale qui avait une importante population juive avant la Seconde Guerre mondiale. Dans les années qui ont précédé la guerre et l'Holocauste, les Juifs de Hongrie ont connu la montée des discriminations mises en place par le gouvernement du pays. En 1940, ce dernier s'est allié à l'Allemagne nazie, refusant cependant de déporter les citoyens juifs de Hongrie. En mars 1944, l'armée allemande a occupé la Hongrie, ce qui a aussitôt provoqué une augmentation des persécutions contre les Juifs. Ceux qui ne vivaient pas à Budapest ont été confinés dans des ghettos et déportés dans des camps nazis, avec la collaboration des autorités hongroises. À Budapest, les Juifs ont été enfermés dans un ghetto en décembre 1944, et des milliers d'entre eux ont été contraints à des marches de la mort ou tués par des membres des Croix fléchées. De nombreux Juifs se sont cachés chez des chrétiens pour échapper aux rafles et aux persécutions. Environ 569 000 Juifs hongrois ont été tués durant l'Holocauste.

Kitty Salsberg (Kati) est née en 1932 à Budapest, en Hongrie. Après la déportation de ses parents, Kitty et sa jeune sœur, Ellen (Ilonka), ont survécu seules dans le ghetto de Budapest, où elles sont presque mortes de faim dans un abri antiaérien. Quand Kitty et sa sœur ont été libérées, elles ont retrouvé leur famille élargie et elles ont passé du temps dans un orphelinat sioniste. En 1948, Kitty et Ellen sont venues au Canada dans le cadre du Projet des orphelins de guerre. Kitty s'est installée à Toronto.

KITTY SALSBERG

Coautrice de *Unies dans l'épreuve*

[P]endant le reste de ma septième année, j'ai passé mes après-midi non seulement à traîner dans le voisinage, mais aussi à explorer la ville. J'avais entendu parler d'un endroit où les Juifs qui se présentaient pouvaient recevoir des friandises, comme des fruits en conserve et des chocolats. Ce lieu magique se trouvait dans un immeuble à bureaux du centre de Budapest et on l'appelait le Joint. Quand j'y suis allée et que j'ai dit que mes parents n'étaient pas revenus après la guerre, j'ai été reçue à bras ouverts. On m'a donné des pêches et des ananas en conserve, ainsi que quantité de tablettes de chocolat Hershey, et le personnel m'a invitée à revenir très prochainement. Je suis rentrée à la maison en rapportant tous ces cadeaux, non sans avoir mangé en route ma part de chocolat et gardé intacte celle de Ilonka.

Le Joint, comme je l'ai appris plus tard, s'appelle en réalité l'American Jewish Joint Distribution Committee, ou Comité conjoint de distribution juif-américain, et c'est une organisation juive de bienfaisance présente dans le monde entier. Créée en 1914 pour venir en aide aux Juifs ayant souffert lors de la Première Guerre mondiale, elle a apporté un important soutien après l'Holocauste aux communautés juives survivantes d'Europe. Je suppose que le Joint servait les mêmes buts que les programmes d'aide sociale établis dans nos villes du Canada, mais l'esprit et la manière en étaient bien différents. Au Joint, je n'avais pas besoin de prouver que j'étais dans le besoin et le personnel ne se montrait pas désolé pour moi. En fait, c'était comme si je leur faisais une faveur en leur rendant visite et en acceptant leurs cadeaux. Bien sûr, je n'avais pas conscience que j'étais effectivement très précieuse à leurs yeux, car un million et demi d'enfants avaient été tués durant l'Holocauste et je représentais une petite fraction des survivants.

[...]

[J]'ai continué d'aller rendre visite aux membres du personnel du Joint, tous si accueillants. Et là, j'ai trouvé une façon d'échapper à toutes mes peines. Ils m'ont dit que, si je voulais, je pouvais quitter la Hongrie et me faire adopter par une famille d'un autre pays; cela valait aussi pour ma sœur. Cette offre relevait d'un programme commandité mondialement par les organisations juives qui tentaient de venir en aide aux enfants survivants. Les Juifs de tous les pays étaient sollicités pour accueillir ces orphelins et pour les élever comme leurs propres enfants.

Cette opportunité semblait répondre à mon appel à l'aide lancé à ma mère. Je n'aurais pas à vivre parmi des gens qui ne m'acceptaient pas et dont je ne croyais pas à l'indifférence polie. Je n'aurais plus à éviter mon cousin Rudi. Et je n'aurais pas à découper des poulets et des oies pour gagner ma vie, à la fin de ma 8^e année! Je pourrais devenir une artiste dans un pays lointain où personne ne m'appellerait jamais « sale Juive ». J'ai déclaré au personnel du Joint que je souhaitais partir. Ils m'ont dit que j'avais le choix entre l'Australie, l'Afrique du Sud et le Canada.

J'ai opté pour le Canada. Ma décision a été influencée par le fait que je savais que l'Afrique du Sud et l'Australie avaient des politiques raciales bien établies concernant leurs populations noires et aborigènes. Je trouvais que c'était injuste. La discrimination, envers qui que ce soit, restait de la discrimination et je ne voulais pas vivre dans un pays qui cautionnait une telle idéologie. Ma connaissance du Canada était plutôt limitée, car mes lectures ne comprenaient pas la géographie sociale. Je savais que le Canada était un grand pays, qu'il y faisait très froid, que peu de gens y vivaient et qu'ils parlaient anglais. Cela me semblait l'endroit idéal pour m'éloigner du monde.

Kati : pas si vite

Une fois la décision prise que Ilonka et moi quitterions la Hongrie pour être adoptées au Canada, j'étais prête à partir tout de suite. Mais le Canada a mis du temps à préparer les papiers nécessaires et, comme l'attente s'éternisait, j'ai dû retourner à l'école. J'étais maintenant en 8^e année, mais je ne me préoccupais plus de prouver quoi que ce soit en me classant première. La plupart du temps, j'assistais aux cours, mais parfois, quand il faisait beau, je faisais l'école buissonnière et je me promenais en ville en imaginant que j'étais une touriste qui voyait Budapest dans toute sa beauté pour la première fois – et sans doute la dernière. J'essayais de graver les images dans ma mémoire pour m'en souvenir quand j'aurais quitté la capitale.

[...]

À 11 h du matin, un jour d'août 1948, tante Margaret a fermé ma valise et celle de Ilonka. Tante Gizi, les yeux rouges, n'arrêtait pas de répéter : « Au revoir, les enfants, et soyez sages. Kati, ne sors pas sans ton écharpe et assure-toi que ta sœur est habillée chaudement pour le Canada. » Tante Margaret nous serrait contre elle. Puis nous avons enfilé nos manteaux, même si nous étions en été, car il ferait froid au Canada. Elle nous a donné un petit paquet contenant de la nourriture afin que nous ayons de quoi manger dans le train.

[...]

Tante Margaret avait la larme à l'œil, même si elle affichait un sourire. Elle ne cessait de parler, abordant avec humour toutes sortes de sujets, mais rien n'y faisait : je ne pouvais pas me départir de ma tristesse. Finalement, le bagagiste a saisi nos valises et nous sommes montées à bord. J'étais sur le marchepied qu'elle me répétait encore : « Veille sur ta sœur. » J'ai promis qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Et en effet, ces mots m'ont guidée tout au long de ma vie, et je me suis occupée non seulement de ma sœur, mais plus tard, quand j'ai été adulte, des enfants dans le besoin et présentant des troubles divers.

[...]

Après trois longues semaines, nos papiers sont arrivés et, avec un groupe de Hongrois francophones, nous avons traversé la Manche pour rallier Londres, où nous devons passer la nuit dans un foyer d'accueil avant de nous rendre à Southampton pour embarquer sur notre navire. Nous n'avons pas visité Londres, dont nous n'avons vu que l'immeuble dans lequel nous avons été hébergés pour la nuit.

[...]

L'Angleterre a soudain perdu tout attrait pour moi et j'avais désormais hâte de quitter le pays pour voguer vers de nouvelles aventures au Canada.

[...]

Kati : le début d'une nouvelle vie

À Halifax, le 23 août 1948, il faisait très chaud et humide, pas du tout ce à quoi je m'attendais après mes lectures sur le pays des glaces et des neiges. Cela aurait dû me servir de signe prémonitoire m'avertissant que la vie de Ilonka et la mienne ne seraient peut-être pas telles que prévues.

Une femme est venue à la rencontre de notre groupe pour nous accompagner vers nos diverses destinations. J'ai été frappée par son apparence bizarre : elle était mince, comme quelqu'un de mon âge, avec les cheveux brillants et souples, mais son visage était creusé et tout ridé. Malgré ses efforts pour paraître jeune – elle était bien habillée et portait du rouge à lèvres et du fard aux joues –, elle me faisait quand même l'effet d'une vieille femme flétrie, tout le contraire de ma belle et replète tante Margaret. Je crois qu'elle était là pour s'assurer que nous possédions tous des papiers en règle, dûment remplis et affranchis, et que nous montions bien tous dans le train qui allait traverser le Canada en passant par ses villes principales.

Nous nous retrouvions donc dans un train, en route vers des lieux inconnus et de nouvelles expériences. La longueur du voyage m'a confirmé que le Canada était immense. Le train a filé pendant des heures et des heures à travers un paysage de champs déserts, et en fin de journée, nous

nous trouvions toujours au milieu de nulle part. À la nuit tombée, les bagagistes ont tiré des lits du plafond pour que nous puissions dormir. À notre réveil, nous étions toujours en rase campagne. En tant d'heures, nous aurions pu traverser l'Europe de part en part! Finalement, le train s'est arrêté à Montréal et tous les francophones sont descendus. Les autres sont restés à bord et ont continué jusqu'à Toronto, après quoi le train s'est dirigé vers Winnipeg et Vancouver.

À Toronto, nous avons été rejoints par une autre femme qui nous a emmenés dans une grande maison au centre-ville, au croisement des rues Harbord et Markham. La communauté juive en était propriétaire et le bâtiment abritait de temps à autre une bibliothèque juive. Désormais, la demeure servait de centre d'accueil pour les survivants de l'Holocauste qui venaient d'arriver. J'ai appris par des jeunes qui parlaient hongrois qu'à l'instar des autres déjà présents, nous ne resterions dans cette maison que provisoirement, jusqu'à ce que les assistantes sociales nous trouvent un endroit où vivre. J'ai remarqué qu'il n'y avait qu'un seul enfant, un garçon plus jeune que Ilonka, qui était accompagné d'un frère et d'une sœur plus âgés. Par ailleurs, si les adultes qui préparaient nos repas nous traitaient bien, je constatais avec quelque inquiétude qu'aucun d'entre eux n'avait abordé avec nous la question du processus d'adoption.

Après quelques jours au centre d'hébergement, on nous a fait commencer notre apprentissage de l'anglais. Notre groupe a été conduit à pied dans une école du voisinage, où un professeur enthousiaste nous a donné des livres illustrés et a entrepris de nous enseigner quelques verbes simples mais importants. J'ai rabâché les conjugaisons par cœur et j'ai copié fiévreusement tout ce que je voyais. Puis, à la fin de ce cours intensif d'anglais, une assistante sociale détachée du Jewish Family and Child Service, une organisation au bon sens exemplaire, est venue chercher ma sœur, mais pas moi. On nous a dit que Ilonka – que l'assistante sociale appelait désormais Ellen – serait placée dans un foyer permanent offert par une famille dont elle serait la fille. Ainsi, après toutes ces terribles

années où je l'avais protégée avec acharnement et où elle s'accrochait à moi pour recevoir amour et réconfort, l'infinie sagesse de ces assistantes sociales leur avait dicté de nous séparer et de nous laisser chacune isolée pour faire face à l'inconnu.

Pour me rassurer, on m'a montré son nouveau foyer, une maison de deux étages avec trois chambres à coucher, non loin des rues Bathurst et Ava, un quartier très convenable. On m'a présentée au couple qui l'adoptait et à leurs deux fils, dont l'un avait environ mon âge et l'autre était un peu plus jeune. Ils m'ont dit que je pourrais rendre visite à Ellen quand je le voudrais. Bien que je n'aie jamais envisagé que nous puissions être séparées, j'ai eu le sentiment que cette famille était accueillante et prendrait bien soin de ma sœur. Cela a effectivement été le cas – pendant un certain temps.

Il semble que les dirigeants du Joint en Hongrie ne faisaient pas de suivi et ignoraient tout du sort des enfants dans les différents pays où ils étaient envoyés. Attentionnés et de bonne volonté, ces gens n'ont pas trompé ma tante à dessein, j'en suis persuadée. Cependant, ils ignoraient que certains des parents adoptifs recrutés dans les autres pays avaient la fausse idée que les petits survivants de l'Holocauste étaient essentiellement des bébés et de très jeunes enfants. Or, dans cette tranche d'âge, très peu avaient survécu une fois leurs parents décédés. Certains ont été cachés et sont ainsi passés au travers de la guerre, mais ils formaient une infime minorité. De fait, seuls les enfants plus âgés pouvaient avoir eu une chance de survie, car ils pouvaient se débrouiller seuls. Par conséquent, les enfants rescapés qui sont venus au Canada n'étaient pas des garçons et filles en bas âge et aux mignonnes frimousses, mais des adolescents traumatisés, remplis du souvenir de leurs familles perdues et des épreuves qu'ils avaient surmontées pour survivre. Cette réalité semblait totalement échapper à la conscience des familles et des organisations d'accueil canadiennes. La guerre était finie depuis trois ans, durant lesquels ces enfants avaient vécu sans parents et avaient atteint l'adolescence. En temps normal, il s'agit

d'une période turbulente de transformation pour n'importe quel jeune, mais pour nous qui avons vécu des situations extrêmes et dévastatrices, l'adaptation a été excessivement difficile.

Peu de familles à Toronto étaient disposées à adopter un adolescent distant, indépendant et souvent rebelle, et qui ne parlait même pas anglais. D'ailleurs, bien des orphelins de notre groupe n'envisageaient pas d'être adoptés. La plupart des adolescents de 17 ans et plus étaient contents d'être simplement aidés tout en ayant la chance de faire des études gratuites qui leur permettraient de gagner leur vie. Si bien qu'après n'avoir dépendu que d'eux pendant des années, ils préféraient être indépendants, sans adultes pour leur dire quoi faire. Ma sœur et moi, qui avions 13 et 15 ans, ne faisons pas partie de ce groupe. Je pensais que j'étais capable de me débrouiller seule, mais je n'avais jamais testé mon indépendance. J'étais plus curieuse que rebelle, et ma sœur aimait les gens et cherchait à plaire; toutes les deux, nous voulions de tout notre cœur faire partie d'une famille et avoir de nouveaux parents, comme on nous l'avait promis ainsi qu'à tante Margaret.

L'assistante sociale à qui on avait confié mon cas s'appelait M^{lle} Spivak. C'était une jeune femme au grand sourire et je pense maintenant qu'elle venait juste de recevoir son diplôme d'assistante sociale vu la façon dont elle se représentait les besoins d'une fille de 15 ans qui ne connaissait pas la ville et ne parlait même pas la langue. Son travail consistait à me trouver un logement. M^{lle} Spivak m'a montré plusieurs chambres à louer et j'en ai rapidement conclu qu'elle s'attendait à ce que je devienne locataire et en choisisse une, sachant que l'agence Jewish Family and Child Service serait responsable du loyer pendant que je fréquenterais l'école secondaire. Il n'y aurait pas de famille pour moi, seulement une chambre en location. Il était hors de question que j'accepte cet arrangement et j'ai refusé toutes les chambres. Je ne me rappelle pas comment je communiquais avec M^{lle} Spivak, mais je suis finalement arrivée à lui faire comprendre que ma tante nous avait laissées partir au Canada, ma sœur et moi, uniquement

parce que le Joint en Hongrie lui avait promis que nous ne serions pas livrées à nous-mêmes, mais prises en charge par une famille. Quand M^{lle} Spivak est revenue me voir au centre d'hébergement, elle m'a dit qu'elle avait trouvé une famille pour moi.

Lorsque je suis arrivée à Toronto la première fois, j'ai été impressionnée en me rendant compte à quel point la ville était différente de Budapest. Venant d'un quartier populaire où les gens vivaient généralement dans de grands immeubles d'habitation et où la verdure était confinée aux parcs, j'ai été émerveillée de voir, dans chaque rue, des rangées de petites maisons, toutes avec des terrains gazonnés devant et derrière, où poussaient des buissons et des fleurs. Toronto me faisait l'effet d'une version beaucoup plus vaste du village dans lequel j'avais séjourné quelque temps après la guerre en Hongrie, et pourtant c'était une ville immense, avec des milliers et des milliers d'habitants.

Ma nouvelle famille habitait le rez-de-chaussée d'une de ces petites maisons, tandis que le premier étage était occupé par le frère de ma mère d'accueil, avec sa famille. En dépit du fait qu'il s'agissait d'une maison et non d'un appartement, les pièces étaient en fait plus petites que celles de l'habitation de tante Margaret. Le salon et la salle à manger, la cuisine et les deux chambres étaient deux fois plus exigus que ceux de ma tante, mais ils étaient meublés avec goût par la maîtresse de maison.

M^{me} Feingold, ma mère d'accueil, appartenait à une organisation appelée Pioneer Women (Femmes pionnières). Les femmes de ce groupe soutenaient des causes juives et voulaient venir en aide à ceux qui, dans d'autres pays, avaient été victimes de persécutions à cause de leur foi. Elles savaient que les enfants survivants de l'Holocauste avaient besoin de foyers. Beaucoup de membres de ce groupe exemplaire, avec l'accord de leurs maris, ont ouvert leurs maisons à ces enfants et ont subvenu à tous leurs besoins, autant qu'à ceux de leurs propres enfants, sans compensation de la part de la communauté juive. J'ai eu la grande chance de bénéficier de cette générosité.

M. et M^{me} Feingold étaient un couple juif sans enfant, dans la cinquantaine avancée. Ils avaient émigré de Russie et ils parlaient yiddish entre eux à la maison. C'est une langue dérivée de l'allemand du Moyen Âge, à l'époque où l'allemand était la langue des échanges commerciaux en Europe. Au cours des années, quand les Juifs se sont dispersés dans divers pays pour fuir persécutions et pogroms, ils ont continué à parler yiddish entre eux, tout en apprenant la langue de leur pays d'accueil. Le yiddish s'est imposé petit à petit comme la langue des Juifs, tandis que l'hébreu est devenu la langue sacrée, trop élevée pour les conversations quotidiennes.

Mes parents d'accueil n'étaient pas conscients du milieu très assimilé dans lequel j'avais vécu et ils étaient déconcertés que je ne parle pas yiddish, ce qui à leurs yeux était indispensable pour une fille juive. Ils m'ont immédiatement inscrite dans une *Folks Shule*, une école élémentaire qui offrait aux enfants, après les cours, un programme d'apprentissage du yiddish. J'ai été surprise de devoir apprendre cette langue, car je présumais que dans un pays anglophone, les gens parlaient anglais. De plus, je me suis sentie insultée quand, à la *Folks Shule*, on m'a mise dans une classe de débutants, avec des enfants de 6 ans. À mes yeux, le yiddish n'était qu'un dialecte allemand. J'ai refusé de poursuivre les cours, sous prétexte que je connaissais déjà l'allemand et que j'étais une adolescente et ne voulais pas me retrouver en classe avec des bébés. Mes parents d'accueil ont été fâchés que je dise que leur précieux yiddish n'était que de l'allemand. Cependant, ils ont déclaré forfait quand j'ai commencé à leur parler allemand avec un accent yiddish et qu'ils ont pu me comprendre.

D'une certaine façon, les Feingold et moi faisons l'expérience d'un choc de cultures, en plus des nombreux autres problèmes d'adaptation liés à nos différents degrés d'observance religieuse – ou plutôt, dans mon cas, de non-observance. Par exemple, peu après mon arrivée chez eux, les Grandes Fêtes juives ont eu lieu, dont Yom Kippour, durant lequel un Juif pieux jeûne et prie. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi ces

gens refusaient de s'alimenter alors qu'ils avaient toute cette nourriture chez eux! La prescription de séparer les plats de viande de ceux contenant des laitages me semblait aussi insensée. Je n'avais pas non plus l'habitude de m'habiller et de me comporter comme une demoiselle, et je préférais porter des pantalons – coutume héritée de l'occupation de Budapest par les Soviétiques, lorsqu'il valait mieux que je ressemble à un garçon plutôt qu'à une fille.

Je n'étais pas davantage d'une grande aide dans la préparation des repas, car je n'avais pas été habituée à mettre la main à la pâte et je n'avais aucune attirance pour la cuisine, alors qu'on aurait pu s'y attendre de la part d'une fille de mon âge. En dépit du fait que M^{me} Feingold savait que je n'avais pas été élevée par ma mère et que mon éducation ne m'avait pas préparée à me comporter comme une demoiselle, elle critiquait quand même ma conduite et mon indépendance, et pensait que je manquais de raffinement. De mon côté, j'étais d'avis que porter des vêtements élégants était une perte de temps. Mais je gardais mes réflexions pour moi, en partie parce que je n'avais pas les mots pour les exprimer, et surtout parce que j'essayais de plaire à ces gens charmants et de ne pas les fâcher encore une fois.

[...]

M. Feingold était un homme sincèrement bon et profondément religieux. Il travaillait très dur toute la semaine – au marché de fruits Saint-Lawrence, me semble-t-il. Bien que pas très riche, cet homme généreux avait donné à une synagogue de Harlem une Torah que la congrégation n'aurait pas pu s'offrir. J'ai découvert cela après sa mort, lorsqu'un rabbin noir de New York est venu honorer sa mémoire lors de ses obsèques. M^{me} Feingold, elle, ne mentionnait jamais le coût des choses lorsqu'elle allait m'acheter des vêtements pour m'habiller de la tête aux pieds comme les autres filles de l'école. Quand j'ai demandé une bicyclette pour mon seizième anniversaire – à leur grande surprise, car pour eux c'était un jouet d'enfant (mais pour moi, cela compensait l'injustice du vol commis par mon cousin Rudi) –, je l'ai obtenue sans aucune

discussion! M. Feingold, que j'appelais « Papa », me donnait de l'argent de poche chaque semaine, et plus tard, quand ma sœur venait me voir, il lui glissait toujours des pièces à elle aussi. Lui et sa femme, que j'appelais « Maman », ne se disputaient jamais, en dépit du fait que M^{me} Feingold avait la critique facile et prenait tout le monde pour cible, moi y comprise.

[...]

Kitty : une erreur providentielle

Je n'étais pas contrariée d'appeler les Feingold « Maman » et « Papa » et je ne croyais pas déshonorer mes parents ni les oublier, car ils restaient dans mon cœur à jamais.

[...]

Bloor Collegiate était situé près de chez nous. C'est ma mère d'adoption qui m'y a emmenée la première fois et le directeur en personne, M. Noble, m'a fait passer une entrevue au moment de l'inscription. J'ai compris ce qu'il disait quand il m'a demandé mon nom et mon âge. J'ai fait bien attention en formulant ma réponse, prenant soin de donner mon nouveau nom attribué par les autorités d'immigration. « Je m'appelle Catherine Mozes-Nagy et j'ai 15 ans. » Il a poursuivi : « Vous avez 15 ans ? » et j'ai répondu : « J'avez. »

[...]

Entrer au secondaire a été une découverte. Tout d'abord, l'école était mixte, garçons et

filles ensemble! Ensuite, les professeurs nous appelaient par notre prénom, ce qui représentait une nette amélioration par rapport à mes anciens enseignants : j'étais contente qu'on ne m'appelle plus « Mozes ». Le fait qu'ils s'adressent à moi par mon prénom signifiait aussi que mes professeurs étaient mes amis. Comme je m'en suis rendu compte plus tard, le personnel de cette école se sentait des sympathies pour les jeunes qui arrivaient d'Europe, et ils essayaient de tout faire pour les aider à s'intégrer. Je répondais donc au nom de Catherine, que je pouvais à peine épeler et encore moins prononcer. Pour cette raison, je préférais son diminutif et disais à mes interlocuteurs : « Je m'appelle Kati. » Les gens souriaient et me nommaient Kitty. Je n'ai pas compris alors que ce terme voulait aussi dire « chaton ». De toute façon, peu m'importait.

[...]

Les autres jeunes Hongrois venus au Canada avec moi connaissaient aussi des problèmes d'intégration et nous étions devenus solidaires. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait l'expérience d'une certaine popularité lorsque M. et M^{me} Feingold, en plus de me donner une bicyclette en cadeau, m'ont dit que je pouvais organiser une fête d'anniversaire et inviter tous ceux que je voulais. Cette fête aussi a été une première dans ma vie.



SUSAN GARFIELD

Susan (centre) et ses amis à Calgary, vers 1949.
© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Susan Garfield

Située au sud-est de l'Allemagne, la Hongrie est un pays d'Europe centrale qui avait une importante population juive avant la Seconde Guerre mondiale. Dans les années qui ont précédé la guerre et l'Holocauste, les Juifs de Hongrie ont connu la montée des discriminations mises en place par le gouvernement du pays. En 1940, ce dernier s'est allié à l'Allemagne nazie, refusant cependant de déporter les citoyens juifs de Hongrie. En mars 1944, l'armée allemande a occupé la Hongrie, ce qui a aussitôt provoqué une augmentation des persécutions contre les Juifs. Ceux qui ne vivaient pas à Budapest ont été confinés dans des ghettos et déportés dans des camps nazis, avec la collaboration des autorités hongroises. À Budapest, les Juifs ont été enfermés dans un ghetto en décembre 1944, et des milliers d'entre eux ont été contraints à des marches de la mort ou tués par des membres des Croix fléchées. De nombreux Juifs se sont cachés chez des chrétiens pour échapper aux rafles et aux persécutions. Environ 569 000 Juifs hongrois ont été tués durant l'Holocauste.

Susan Garfield (Zsuzsanna Löffler) est née en 1933 à Budapest, en Hongrie. Elle a survécu à la guerre en vivant un temps dans des maisons protégées de la Croix-Rouge; en s'enfuyant du ghetto avant qu'il ne soit scellé; et en se cachant chez des membres de sa famille et des connaissances jusqu'à la fin de la guerre. Après la libération de la Hongrie, Susan a décidé de quitter le pays. Elle a immigré au Canada en tant qu'orpheline de guerre en 1948 et vécu dans la petite ville de Vegreville, en Alberta, avant de s'installer à Winnipeg.

SUSAN GARFIELD

Autrice de *Tant d'adieux : les journaux de Susan Garfield*

Un jour, je me suis rendue à l'organisation juive que nous appelions le Joint pour récupérer mes livres scolaires (je les recevais gratuitement en tant qu'orpheline). Quelqu'un m'a abordée pour me demander si je voulais partir en Amérique. Je lui ai répondu que non. Je sentais que je ne pouvais pas avouer à ma tante Malvin que je voulais m'en aller. Quand je suis allée voir mes grands-parents, ma tante Bözsi était présente et je leur ai raconté ce qui s'était passé. Bözsi m'a alors dit : « Et pourquoi pas ? » J'ai donc commencé à envisager la question.

À une autre occasion, une personne qui, je crois, était assistante sociale s'est présentée à notre appartement pour me demander si je voulais aller au Canada. Cette fois, après y avoir réfléchi, j'ai dit oui. On m'a expliqué que je serais adoptée et que je pourrais aller à l'école, et on m'a donné l'impression que je mènerais une vie de princesse. Alors que j'étais encore malade, en convalescence après une paratyphoïde qui m'avait fait manquer l'école pendant trois mois, j'ai dû aller faire une photo d'identité pour mon passeport. Sur celle-ci, j'ai le visage très marqué et émacié, aux antipodes de mon apparence habituelle.

J'ai fini par me rétablir et j'ai repris l'école, où j'ai terminé la cinquième année du *gimnázium*, qui correspond plus ou moins à la neuvième année en Amérique du Nord. Au cours de l'été 1948, alors que j'avais 15 ans, je suis partie en vacances avec ma tante Malvin et mes grands-parents maternels à Hajdúszoboszló, une charmante station de vacances. Pendant ce séjour, j'ai reçu un télégramme qui m'invitait à rentrer immédiatement à la maison, car je devais partir sous peu au Canada.

Mes tantes Malvin et Ilus ne voulaient pas que je parte. Ilus a essayé de me soudoyer en me

promettant certaines choses si je restais. [Mon oncle et ma tante] possédaient un piano et Marika, ma petite cousine, suivait des leçons. Mon oncle Lajos avait payé pour que j'en prenne moi aussi, si bien que j'avais commencé à en jouer, ce qui me plaisait énormément. Ma tante Ilus m'a promis de m'acheter un piano si je restais. Mais que valait un piano en comparaison de la vie de princesse qu'on me promettait au Canada ? Que pouvait bien m'offrir ma tante qui pouvait rivaliser avec cela ?

J'avais l'impression de les avoir fait chanter pour me laisser partir, en leur disant que je ne voulais pas rester dans ce pays pourri où l'on avait permis que des choses si horribles nous arrivent. Ils n'ont pas su quoi répondre.

Et donc, je suis partie. Mes grands-parents n'étaient même pas au courant de mon départ. À l'époque, j'avais encore trois grands-parents. J'ai prétexté que je voulais leur épargner des adieux douloureux, mais sans doute voulais-je me ménager moi-même. Je n'avais que 15 ans. Après avoir quitté Budapest pour le Canada, j'ai reçu de nombreuses lettres de leur part, même si, à l'époque, sous le régime communiste, il était risqué d'entretenir des liens avec « l'Ouest ». Ils s'excusaient du peu d'intérêt de leurs lettres, dû au fait qu'ils menaient une vie simple. Ils étaient également pauvres. Par la suite, lorsque nous pouvions nous le permettre, mon mari et moi leur avons régulièrement envoyé de l'argent pour les aider, même si ce n'était sans doute pas suffisant.

[...]

Quand mon train a quitté la gare, ma tante Malvin s'est mise à le suivre en pleurant ; elle était inconsolable. Je l'ai appris bien plus tard, par mon cousin Frici Funk. Il m'a confié qu'à l'époque, il était jaloux, car il avait l'impression qu'elle m'aimait plus qu'elle aimait sa propre fille, Ági.

J'ai quitté ma famille sans prendre la pleine mesure de ce que je faisais. Avec un groupe d'autres orphelins, j'ai donc pris un train, qui a traversé Vienne avant d'arriver à sa destination, Paris, où nous sommes restés plusieurs jours. J'y ai séjourné chez la sœur de Frici (Fred), Szeren Csillag, et sa famille. Alors que je m'y trouvais, ils ont reçu un télégramme de Malvin leur demandant de m'empêcher de partir, à n'importe quel prix. Mais le mari de Szeren m'a parlé du télégramme et m'a laissée décider de mon propre sort. J'ai tout de même choisi de partir.

Retour impossible

Peu après mon arrivée à Vegreville, en Alberta, j'ai réalisé que cet endroit n'était pas fait pour moi. Je n'étais pas du tout dans mon élément, je vivais un véritable choc culturel, j'étais très malheureuse et je me sentais seule. Je considérais que cette vie ne correspondait pas à ce que m'avait promis le Congrès juif canadien, qui était responsable de ma prise en charge. Je voulais aller à Toronto pour retrouver le groupe d'enfants avec lequel j'étais arrivée au Canada depuis Budapest. Je suis devenue très proche de certaines filles avec lesquelles je correspondais, et en particulier de Stephen Nasser. M^{me} Klein m'a même taquinée à propos de son nom de famille, qui signifie « mouillé » en yiddish, ce que j'ignorais puisque je ne parlais pas cette langue. Il me tardait d'aller à Toronto, où je souhaitais de tout mon cœur retrouver mes amis, les seules personnes que je connaissais de chez moi. Je n'ai cessé de supplier et de faire des démarches en ce sens.

Et voilà qu'à la fin de l'été 1949, un an jour pour jour après mon arrivée au Canada, le Congrès a finalement accédé à mes demandes et j'ai alors pu prendre un train et quitter Vegreville. Je suis arrivée à Winnipeg avec l'espoir de continuer jusqu'à Toronto, mais ce devait être la fin de mon voyage ; je pense qu'il était trop coûteux pour le Congrès de m'envoyer à Toronto. À l'époque, je continuais à me demander ce que je faisais là. Mais la situation était telle que j'ai décidé de rester et d'aller à l'école.

À Winnipeg, je vivais chez les Lipkin (Esther, David et leurs fils, Raymond et Victor) et je fréquentais une classe accélérée de 11^e année à l'école technique de St. John's, tout en travaillant pour payer le gîte et le couvert. Aller à l'école tout en travaillant m'était difficile. Je me levais, je faisais les lits, je donnais le déjeuner à Raymond et Victor, j'allais à l'école et je rentrais à la maison à midi pour faire manger les garçons ; après l'école, j'espérais étudier un peu. J'en avais besoin, étant donné que je n'étais au Canada que depuis un an et que j'avais sauté la 10^e année. Mais au bout d'un moment, on m'appelait pour me demander de m'occuper d'autres choses : préparer le souper, laver la vaisselle, garder les enfants, faire le repassage. Le samedi, je travaillais à Adrienne's, un magasin de vêtements pour dames qui appartenait aux Lipkin. Le dimanche était consacré au ménage. Je n'avais littéralement pas le temps d'aller aux toilettes.

Esther me présentait toujours à ses amis comme sa fille, et pourtant, j'étais malheureuse et je me sentais seule. J'avais l'impression de travailler comme une esclave chez les Lipkin. Je devais tout faire et c'était vraiment trop pour une jeune fille, notamment pour quelqu'un qui n'avait jamais eu à faire le ménage ou quoi que ce soit dans une cuisine auparavant. En fait, j'envisageais sérieusement de rentrer chez moi, en préparant des documents afin de pouvoir retourner en Hongrie et retrouver ma famille qui m'aimait. J'avais l'impression qu'ici personne ne m'aimait et que je n'aimais personne. Stephen et moi avions fini par ne plus nous écrire. Lorsqu'il m'a finalement parlé de la possibilité qu'il vienne et m'a demandé de me renseigner pour lui trouver un emploi ainsi qu'un logement près de chez moi, j'ai pensé que ce serait un trop grand engagement. En fait, nous n'avions pratiquement jamais passé de temps ensemble, si bien que je doutais que cela puisse fonctionner, compte tenu de notre jeune âge à tous les deux.

Heureusement, j'avais ma très bonne amie Lusia, avec qui je passais beaucoup de temps. Originnaire de Pologne, je l'avais rencontrée pour la première fois lors d'un voyage à Calgary pour les fêtes de Noël en 1948, en compagnie des orphelins

d'Edmonton, ce qui, je suppose, était censé nous faire plaisir. Nous y avons rencontré tous les jeunes qui, comme nous, étaient venus d'Europe, y compris, à mon grand bonheur, Ibi Bein, qui venait de Budapest et avait fréquenté la même école que moi, le *gimnázium* juif, mais qui avait une année d'avance sur moi. Ma cousine germaine Helga y avait aussi passé quelque temps, mais nous avons toujours eu une relation amour-haine. Elle cherchait à me dominer, mais comme j'étais moi-même très entêtée, je ne me laissais pas faire. Elle disait toujours que nous irions à Montréal ensemble, mais ça n'est jamais arrivé.

Lusia est arrivée à Winnipeg à peu près en même temps que moi. Nous étions heureuses de nous retrouver, d'avoir quelqu'un que nous connaissions déjà. Elle allait à l'école, travaillait pour payer son gîte et son couvert, et elle gardait des enfants, tout comme moi, chez une famille du nom de Prober. Nous étions également dans la même classe.

Au printemps 1950 est survenue la fameuse inondation. Nous vivions à l'est de la rue Main, sur l'avenue Machray, près de la rivière Rouge. Esther, complètement effondrée, avait décidé de quitter la ville avec ses fils (comme beaucoup d'autres), mais avait abandonné sa « fille ». Je suis donc redevenue une réfugiée, cette fois-ci des inondations.

Pendant l'inondation, on m'a placée chez une famille, les Blumes. Edith et Wolf Blumes ont fait preuve de bienveillance à mon égard. Ils m'ont logée et nourrie sans rien exiger en retour. Je mangeais chez eux et j'étais généralement libre d'aller et venir comme bon me semblait. Pendant la fermeture de l'école, j'ai travaillé à plein temps à Adrienne's, pour 12 \$ par semaine. Même si j'étais payée un salaire misérable, cela restait de l'argent que je n'aurais pas eu autrement.

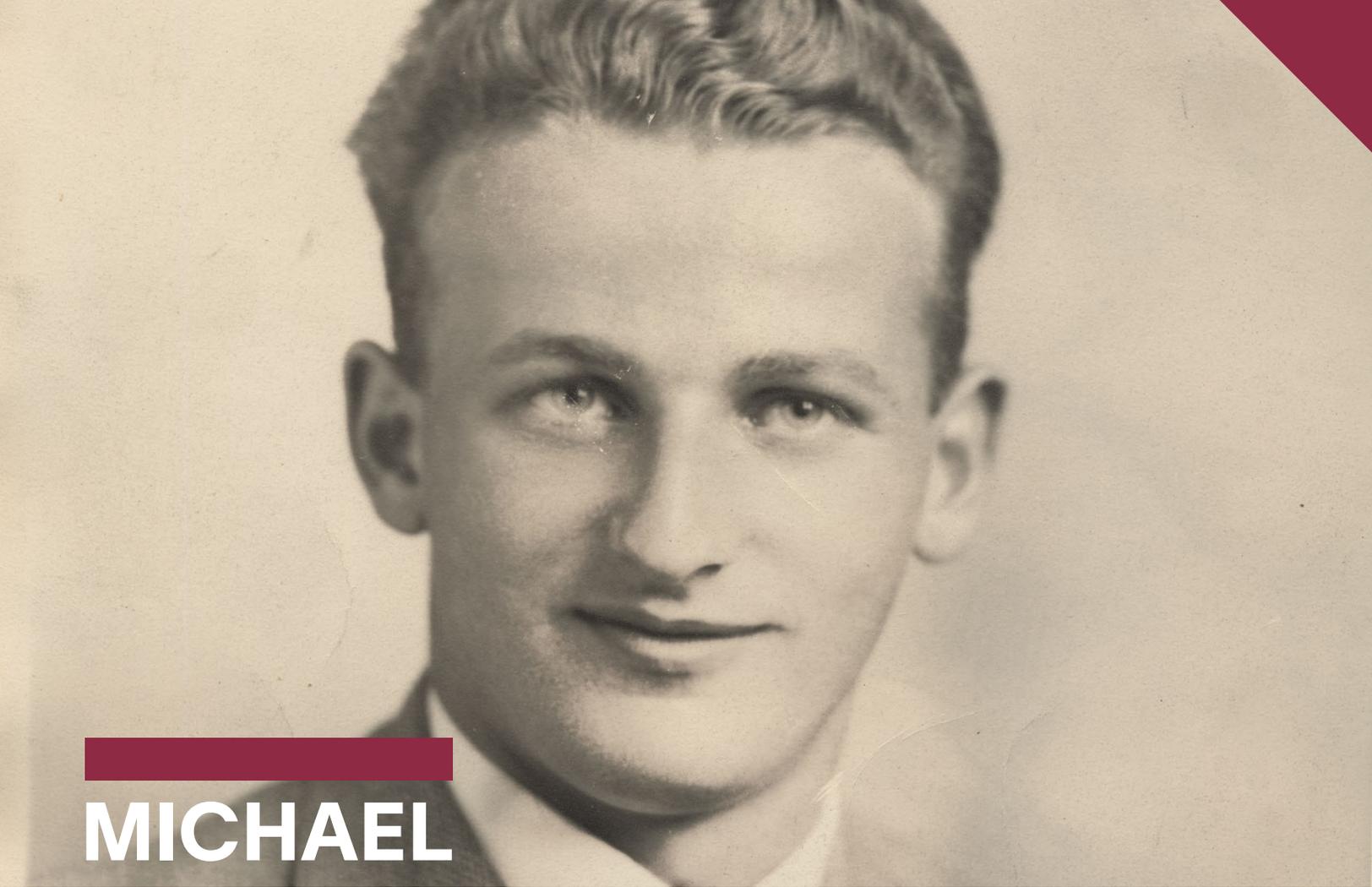
Bizarrement, ma situation s'est améliorée après que je suis devenue réfugiée des inondations. J'ai aimé vivre avec les Blumes. J'ai fini par rencontrer un garçon que j'aimais vraiment et à qui je semblais plaire aussi. Le fait d'aimer quelqu'un et d'être aimée en retour a profondément changé ma vie. Cela avait tellement d'importance pour une jeune fille de 16 ans comme moi, romantique et en manque d'amour. Ma vie est devenue un peu plus intéressante.

[...]

Il s'appelait Harry Garfinkel et il était étudiant en médecine. Notre relation m'a incitée à décider de rester à Winnipeg. J'estimais qu'Harry était quelqu'un sur qui je pouvais compter.

À peu près à la même époque, j'ai aussi fait un rêve dans lequel je me trouvais sur un bateau pour rentrer chez moi et je me suis rendu compte qu'il était impossible de faire marche arrière. Quand je me suis réveillée, je savais que je ne pourrais pas le faire. Je ne pouvais pas retourner en Hongrie. J'ai décidé que j'allais m'accrocher.

Toujours à la même époque, j'ai fait un autre rêve dans lequel je marchais et cherchais un certain endroit. Je savais de quel endroit il s'agissait. C'était Gödöllő, où ma grand-tante, la sœur de ma grand-mère, vivait l'été, et où j'ai passé du temps quand j'étais enfant. On y trouvait un cerisier, auquel je grimpais allègrement pour en cueillir les fruits. J'en mangeais quelques-uns, puis j'en jetais à ma mère. J'en gardais un souvenir idyllique. Peut-être que cette vie était aussi trop idyllique, car elle a fini par se transformer en cauchemar. À mon réveil, j'ai su, une fois de plus, que je devais construire ma vie ici, au Canada.



MICHAEL MASON*

Michael, vers 1955.

© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Michael Mason

Située au sud-est de l'Allemagne, la Hongrie est un pays d'Europe centrale qui avait une importante population juive avant la Seconde Guerre mondiale. Dans les années qui ont précédé la guerre et l'Holocauste, les Juifs de Hongrie ont connu la montée des discriminations mises en place par le gouvernement du pays. En 1940, ce dernier s'est allié à l'Allemagne nazie, refusant cependant de déporter les citoyens juifs de Hongrie. En mars 1944, l'armée allemande a occupé la Hongrie, ce qui a aussitôt provoqué une augmentation des persécutions contre les Juifs. Ceux qui ne vivaient pas à Budapest ont été confinés dans des ghettos et déportés dans des camps nazis, avec la collaboration des autorités hongroises. À Budapest, les Juifs ont été enfermés dans un ghetto en décembre 1944, et des milliers d'entre eux ont été contraints à des marches de la mort ou tués par des membres des Croix fléchées. De nombreux Juifs se sont cachés chez des chrétiens pour échapper aux rafles et aux persécutions. Environ 569 000 Juifs hongrois ont été tués durant l'Holocauste.

Michael (Miklos) Mason est né en 1928 à Beregszász, en Tchécoslovaquie (aujourd'hui Beherove, en Ukraine). Michael et les siens se sont installés dans la ville hongroise de Sátoraljaújhely alors qu'il n'était qu'un jeune garçon. En 1944, pendant l'occupation allemande de la Hongrie, il a été fait travailleur esclave avant d'être enfermé dans un ghetto pour une courte période, d'être déporté à Auschwitz-Birkenau, puis à Mühldorf, en Allemagne. Michael a été libéré au printemps 1945 et a retrouvé sa famille après la guerre. En 1948, il s'est inscrit au Programme des orphelins de guerre sous l'identité d'un garçon plus jeune, Miklos Moskovits, mort durant l'Holocauste, afin de pouvoir immigrer au Canada. Michael s'est installé à Hamilton, puis à Toronto.

*Michael est né en Tchécoslovaquie, mais a passé plus de temps en Hongrie.

MICHAEL MASON

Auteur d'*Au fil d'un nom*

L'un des cousins de ma mère, Aladar, vivait dans le petit village de Bodrogkeresztúr, où il était à la tête de la communauté juive. Il est venu nous rendre visite à Budapest et nous lui avons fait part de nos intentions de quitter la Hongrie. Il venait de recevoir des informations selon lesquelles le Canada avait accepté d'accueillir 1000 orphelins juifs de moins de 18 ans. Mon cousin est parvenu à obtenir le nom d'un enfant, également prénommé Miklos, qui avait vécu au village et était mort dans les camps, et à se servir de son identité pour déposer une demande avec ma photo afin que je puisse me rendre au Canada. Je figurais désormais sur la liste des candidats au départ, mais sous le nom de Miklos Moskovits, et j'avais officiellement 17 ans au lieu de 19 ans. Mon frère et ma sœur ont décidé de venir avec moi. J'ai assuré à mes parents que, si nous arrivions au Canada, nous essaierions de les faire venir dès que possible.

Notre cousin a payé la police pour obtenir la signature de ma demande de passeport. Il nous a dit que le policier n'avait même pas regardé le formulaire, juste le montant reçu en échange. En un temps étonnamment court, nous avons tous reçu des passeports pour partir au Canada. [...]

Avant de pouvoir obtenir nos visas, il fallait que nous passions un examen médical au ministère de la Santé. Nous étions 12 et nous avons tous franchi cette première étape, puis il a fallu fournir un échantillon d'urine. J'ai eu beau essayer encore et encore, je n'y arrivais pas. Comme je ne voulais pas revenir à un autre moment, j'ai pris une partie de l'urine de Minyu, qui en avait rempli tout un verre. Heureusement qu'elle n'était pas enceinte ! J'ai vu de nombreuses connaissances dans le bâtiment. Lorsqu'un homme m'a interpellé en criant : « Bonjour, Miklos ! », j'ai été soulagé d'avoir gardé le même prénom.

Lorsque mon visa de voyage a été expédié au commissariat de Bodrogkeresztúr, le chef de la police a convoqué mon cousin pour lui demander des explications. Aladar lui a dit de ne pas s'inquiéter, que sa propre signature figurait sur ce formulaire, que cet enfant, Miklos Moskovits, était mort et que personne ne porterait plainte. Aladar lui a néanmoins donné une grosse somme d'argent pour s'assurer que j'obtiendrais bien mon visa, qui devait me permettre de quitter le pays.

Fin septembre 1948, Fredi et moi sommes montés à bord d'un train à destination de Paris, en France. Ma sœur était partie une semaine auparavant. Je n'ai fait mes adieux à personne. J'ai participé à une réunion jusqu'à 22 h et je suis resté ensuite, feignant de préparer la réunion suivante.

Lorsque nous avons atteint la frontière autrichienne, un garde hongrois et un garde russe sont montés pour vérifier nos passeports. Dans notre compartiment, nous étions six à voyager avec de faux papiers. Le Hongrois a indiqué ma valise et m'a demandé de l'ouvrir ; c'était celle où je transportais une boîte de biscuits pour la tante d'un ami, qui vivait à Paris. J'avais demandé à mon ami de ne surtout pas inclure de lettre dans la boîte, ce dont il m'avait fait la promesse. Quoi qu'il en soit, le garde hongrois a ouvert la boîte et a trouvé une lettre posée par-dessus les biscuits. Nous avons été pris de panique et je nous voyais déjà forcés de rebrousser chemin et jetés en prison. Il s'est mis à lire la lettre, puis il s'est arrêté, l'a repliée telle qu'elle était avant, et nous a souhaité bon voyage. Dès que les gardes ont quitté le compartiment, j'ai lu la lettre : c'était un tissu de louanges à la gloire du gouvernement communiste, qui établissait que l'oncle de mon ami était un officier de haut rang. En regardant par la fenêtre, j'ai vu la police faire descendre des gens du train pour les emmener au

commissariat. Nous avons été soulagés lorsque le convoi a quitté la gare. Une fois la frontière hongroise franchie, je me suis dit que je ne remettrais jamais les pieds dans ce pays. L'un des garçons, Zoltan, avait une flasque de rhum sur lui et il a offert une tournée générale pour fêter l'occasion. Le contrôleur est entré et nous a demandé un verre, content d'avoir passé la frontière lui aussi.

À notre arrivée à Paris, une femme qui parlait le hongrois nous attendait. C'était une bénévole de l'organisation juive locale et elle nous a emmenés dans une banlieue de Paris du nom de Jouy-en-Josas, où l'ancien président français Léon Blum possédait une maison de campagne. Cette maison servait désormais de refuge provisoire pour les orphelins de guerre, et de nombreux enfants s'y trouvaient lorsque nous sommes arrivés. Le site était fort beau, situé à flanc de colline, sur une pente raide. Nous partagions une chambre à quatre et prenions nos repas dans une grande salle à manger. Aux cuisines, les chefs et leurs aides nous préparaient une nourriture savoureuse, et on nous traitait comme des hôtes.

À la première occasion, Fredi et moi avons pris le train de banlieue pour Paris, qui ne se trouvait qu'à une vingtaine de minutes. Nous avons déambulé dans les rues, curieux de visiter la ville. Nous avons vu une femme qui vendait des bananes et comme je n'y avais jamais goûté, j'ai voulu en acheter une. Nous avions chacun 10 \$ américains, que nous avaient donnés nos parents en quittant la Hongrie. Je ne parlais pas français, c'est pourquoi j'ai sorti un billet de 1 \$ et pointé du doigt les bananes. Elle en a rempli un sac ; il y en avait au moins 12. Le dollar était très précieux en Europe et je ne voulais pas tout dépenser. Cependant, je ne savais pas comment demander qu'elle me rende la monnaie et elle ne le proposait pas. Nous avons mangé autant de bananes que possible et laissé le reste sur un banc. Nous avons passé la journée à nous familiariser avec la ville, nous promenant principalement aux alentours de l'Opéra. Nous avons également vu où se trouvait le Louvre. J'ai noté dans mon carnet comment y revenir. J'ai embrassé le quartier du regard, et pour la première fois, je me suis senti libre. C'était une ville étrange et belle. Même si je

n'en connaissais pas la langue, j'avais le sentiment de me trouver dans un pays libre, qui ne vivait pas sous la menace des communistes ou des Hongrois antisémites. Je me sentais libéré.
[...]

Cela faisait trois mois que nous étions à Jouy-en-Josas lorsqu'un beau matin, la femme qui était venue nous chercher à la gare nous a emmenés tous les six à Paris pour y rencontrer le consul canadien et tenter d'obtenir des visas pour partir au Canada. Nous avons été convoqués dans son bureau, où le consul nous a examinés de la tête aux pieds, puis nous a dit : « Vous voulez donc partir au Canada ? Savez-vous que le Canada est un pays rude, un pays de pionniers ? Au Canada, vous aurez à travailler dur, mais si vous êtes disposés à le faire, vous en serez bien récompensés et vous vivrez libres. » Puis il a indiqué mon frère Fredi, le plus jeune d'entre nous, et lui a demandé de s'approcher. Il a tiré d'un meuble une bouteille de whisky dont il a rempli un petit verre. « Si tu es capable de boire ça, vous obtiendrez vos visas », lui a-t-il alors dit. Fredi a pris le verre et, imitant ce qu'il avait vu dans les films, il l'a porté à ses lèvres et a avalé le whisky d'un trait. Il n'a pas bronché, mais j'ai vu qu'il avait les larmes aux yeux. Nous avons obtenu nos visas.

Du Havre à Hamilton

En décembre 1948, nous sommes montés à bord du *Scythia*, navire qui nous a transportés depuis Le Havre en France jusqu'à Halifax au Canada. Le groupe comprenait des enfants qui venaient de presque tous les pays d'Europe. Fredi et moi sommes restés sur le pont supérieur pendant toute la traversée, car un ami de notre père, marin de profession, nous avait dit que nous échapperions ainsi au mal de mer. Le soir venu, nous étions presque les seuls à rallier la salle à manger pour souper – tous les autres étaient malades. Un soir, le navire a tangué si fort qu'une table s'est détachée pour venir s'écraser contre un mur recouvert de miroirs. Ils ont volé en éclats, éparpillant du verre dans tous les coins. Comme il faisait de plus en plus froid, nous avons dû extirper nos manteaux

d'hiver de nos valises. J'ai même porté mon tricot fantaisie.

Sept jours plus tard, nous sommes arrivés à Halifax, au Quai 21, le quai des arrivées. La plupart des passagers ont débarqué, mais nous devions rester à bord. Plus de 50 d'entre nous se sont rassemblés sur le pont pendant que deux photographes nous prenaient en photo et nous demandaient : « Qui parmi vous est le 1 000^e passager ? » Nous avons poussé vers l'avant celui qui avait l'air d'être le plus jeune et ils l'ont pris en photo séparément. On a emmené certains des enfants, mais notre groupe est resté à bord.

Plus tard, des gens de la communauté juive de Halifax sont venus nous chercher pour nous emmener dans une synagogue où ils avaient préparé un banquet de bienvenue. Nous avons eu droit à des allocutions décrivant combien merveilleuse était la vie au Canada. Après un délicieux souper, ils nous ont ramenés en voiture jusqu'au navire. Il neigeait, le paysage était magnifique et se recouvrait petit à petit d'un manteau blanc. Il n'y avait pas beaucoup de circulation dans les rues où régnait une atmosphère calme et feutrée. On nous a dit qu'il fallait rester à bord pour la nuit, car nous devions nous soumettre aux formalités de l'immigration le lendemain matin. J'étais fier de pouvoir comprendre bien plus d'anglais que je ne le pensais. Mes cours du soir avaient porté leurs fruits.

Au matin, nous avons débarqué et on nous a placés dans ce qui ressemblait à de grandes cages grillagées au milieu d'un vaste hall. Nous avons l'impression d'être des animaux dans un zoo. Dieu merci, nous ne sommes pas restés longtemps dans ces enceintes. On nous a appelés l'un après l'autre, posé quelques questions, puis nos passeports ont été tamponnés. C'est ainsi, le plus simplement du monde, que nous avons été autorisés à entrer au Canada.

Nous nous sommes ensuite dirigés vers la gare où l'on nous a remis des billets pour les wagons-lits et des bons-repas pour le souper que nous prendrions dans le wagon-restaurant. Nous sommes montés dans le train en partance pour Montréal.

À travers les vitres, je pouvais contempler la neige qui s'étalait à perte de vue. Il faisait si froid que, quand nous faisons halte en gare, les moteurs de la locomotive n'étaient pas coupés pour garantir qu'ils redémarreraient. Tout était enneigé et semblait figé par le froid, à tel point que nous parlions déjà de repartir en Europe ! J'étais assis avec trois autres personnes dans le wagon-restaurant. Une jeune fille qui avait voyagé avec nous sur le navire nous a demandé si elle pouvait se joindre à nous pour souper. Bien entendu, nous lui avons répondu qu'elle était la bienvenue. Elle s'appelait Trudy et elle était seule, car sa famille avait péri à Auschwitz. Elle avait survécu en se faisant passer pour une non-Juive dans une petite ville française. Elle parlait anglais et j'étais heureux de pouvoir communiquer avec elle. J'ai demandé au garçon de nous servir le dîner, car je comprenais relativement bien le menu. Il s'est exécuté et nous a apporté le repas de notre choix, joliment présenté. Certains membres de notre groupe, assis à une autre table, ne parlaient pas anglais, si bien qu'ils ont commandé trois plats différents de pommes de terre.

Lorsque nous sommes arrivés à Montréal le jour suivant, deux femmes de la communauté juive nous attendaient. Elles nous ont emmenés souper avant de nous reconduire à la gare. Mon frère et moi allions à Hamilton ; l'un de nos cousins, qui vivait à Saint-Thomas, s'était occupé de tout cela. Tous les autres partaient pour Winnipeg. Nous avons fait nos adieux à nos amis, mais juste avant d'embarquer, Trudy s'est approchée de nous. Elle nous a dit qu'elle refusait de partir pour Winnipeg, car elle voulait venir avec nous. Nous étions heureux à l'idée que nous aurions au moins une connaissance à Hamilton.

Arrivés tôt le dimanche matin dans notre nouvelle ville, nous avons trouvé à la gare une femme hongroise venue nous accueillir. Elle s'appelait M^{me} Lukatch et elle nous a dit que Fredi et moi logerions chez les Rosenschein, dans une très jolie maison où l'on nous fournirait le gîte et le couvert. Le Congrès juif prendrait en charge ces dépenses. Quant à Trudy, elle devait la suivre pour qu'on lui

trouve un endroit où loger, car son arrivée n'avait pas été prévue.

On nous a présentés à M^{me} Rosenschein et à ses deux filles. L'aînée avait à peu près mon âge et l'autre, plus jeune, était davantage de celui de Fredi. Le père n'était pas à la maison, car il partait tôt pour se rendre à son emploi chez un tailleur. M^{me} Rosenschein nous a dit qu'il serait bientôt de retour pour le déjeuner et que nous pourrions alors faire sa rencontre. Ensuite, elle s'est exclamée que c'était merveilleux, car dans un avenir plus ou moins proche, nous pourrions épouser ses filles! Je comprenais assez bien l'anglais pour savoir ce qu'elle venait de dire, mais je ne l'ai pas traduit pour Fredi. Je ne connaissais pas les coutumes du lieu, mais je ne songeais certainement pas au mariage.

Alors que nous entamions notre déjeuner, M. Rosenschein est rentré et s'est joint à nous. Ils nous ont servi un repas délicieux : c'était la première fois que nous mangions des bagels avec du fromage à la crème. Quel accord parfait! C'étaient des gens des plus hospitaliers et ils étaient vraiment impatients de faire notre connaissance. Je sentais malgré tout qu'il y aurait des problèmes. Leurs deux filles étaient si belles que nous avions du mal à détacher les yeux de celles-ci. Mais il était hors de question de céder à notre attirance pour l'instant. J'avais assez de sens commun pour savoir que, vivant sous le même toit, dans la pièce voisine, ce serait difficile, voire impossible. J'avais 20 ans et je n'étais pas prêt à m'attirer ce genre d'ennuis.

Ils nous ont montré notre chambre à l'étage et nous y avons laissé nos bagages, puis nous sommes partis à la découverte du centre communautaire juif. Nous y avons rencontré le directeur, M. Bradshaw, qui nous a souhaité la bienvenue à Hamilton et nous a fait visiter le centre en nous disant que nous y serions toujours les bienvenus. « Notre ville est heureuse de recevoir des enfants survivants. Nous avons déjà accueilli six autres

orphelins hongrois. Ils devraient arriver d'un instant à l'autre pour vous rencontrer », a-t-il annoncé. Peu après, nous avons fait la connaissance de Robert, Leslie, Jack et Morris. Arnold et Dugyu nous ont rejoints par la suite. Nous nous sommes tout de suite très bien entendus. Leslie possédait déjà une voiture à bord de laquelle nous sommes tous montés pour nous rendre chez lui, où nous avons rencontré son hôtesse, M^{me} Stein, qui nous a invités à revenir quand nous le voulions.

Cet après-midi-là, les cousins de ma mère, Al et Ida Green, qui vivaient à Saint-Thomas, sont venus nous voir. Al conduisait une Chrysler verte toute neuve qui nous a vraiment impressionnés. Il nous a pris en charge. C'était lui qui avait tout arrangé pour nous faire venir à Hamilton, pour que nous soyons près d'eux. Oncle Al, car c'est ainsi qu'il m'avait dit de l'appeler, m'a demandé comment je trouvais l'endroit qu'ils avaient choisi pour nous. Je lui ai répondu que nous aimions bien la famille, mais que j'étais inquiet, car il serait peut-être difficile de vivre sous le même toit que leurs filles. Nous aimerions autant loger chez M^{me} Stein. Il nous a conduits chez elle et même si elle n'était pas très encline à prendre de nouveaux pensionnaires, oncle Al lui a promis plus d'argent, si bien qu'elle a fini par accepter, à condition que nous l'aidions à faire la vaisselle. Je lui ai expliqué que je ne l'avais jamais faite avant, mais que j'étais disposé à apprendre. Nous avons donc déménagé, et oncle Al s'est excusé de notre départ auprès des Rosenschein.

Malheureusement, nous étions chez M^{me} Stein depuis deux jours à peine que je cassais accidentellement une assiette. Elle m'a interdit de toucher à quoi que ce soit dans la cuisine à partir de ce jour-là. Par conséquent, il ne restait plus que Fredi pour l'aider, ce dont il n'était pas ravi. Il a cassé une assiette le lendemain et elle lui a interdit de faire la vaisselle, à lui aussi. À partir de là, nous nous sommes bien entendus.



Projet des orphelins de guerre – Extraits

TCHÉCOSLOVAQUIE



JOHN FREUND

John (à droite) et son ami Tomy Newman (à gauche), à bord de l'*Aquitania*, en route vers le Canada, 1948.
© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de John Freund

La Tchécoslovaquie était un pays d'Europe centrale constitué de plusieurs provinces. En 1938, Hitler a menacé de déclencher une guerre si la région des Sudètes, qui comptait une importante population germanophone, n'était pas donnée à l'Allemagne. Pour éviter une guerre, les dirigeants de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Italie – les trois pays les plus puissants en Europe à l'époque – ont accepté la demande de Hitler et fait pression sur la Tchécoslovaquie pour qu'elle cède cette région. Hitler n'a toutefois pas respecté sa promesse : en mars 1939, l'Allemagne a envahi et occupé le reste du pays. Environ 260 000 Juifs de Tchécoslovaquie ont été assassinés durant l'Holocauste.

John (Jan) Freund est né en 1930 à České Budějovice, en Tchécoslovaquie (aujourd'hui en République tchèque). En 1942, John et sa famille ont été déportés au ghetto-camp de Theresienstadt, où ils ont souffert, mais tout de même réussi à survivre. En 1943, ils ont été déportés à Auschwitz-Birkenau, où John a été séparé des siens. Il a été contraint à une marche de la mort au moment de l'évacuation du camp et libéré au printemps 1945. John est le seul membre de sa famille proche à avoir survécu. En 1948, il a immigré au Canada en tant qu'orphelin de guerre et s'est installé à Toronto.

JOHN FREUND

Auteur de *La Fin du printemps*

L'occasion m'a été donnée de quitter le pays et d'aller m'installer au Canada, avec le soutien du American Jewish Joint Distribution Committee et du Congrès juif canadien en collaboration avec le Jewish Immigrant Aid Services et d'autres organisations. J'étais prêt. On m'avait dit qu'en tant qu'orphelin juif habitant en Europe, j'avais le droit de m'installer au Canada – un pays dont je ne savais rien, un endroit où je ne connaissais personne. Tout ce que je savais de ce pays au nom étrange, c'était qu'il se situait en Amérique du Nord.

J'ai posé ma candidature.

Aux environs de Noël, en 1947, je me suis rendu à Budějovice pour quelques jours. Ensuite est arrivé ce que l'on a appelé le « coup de Prague », qui a fait replonger la Tchécoslovaquie en plein Moyen Âge pour de nombreuses années. Le 12 mars 1948, un groupe de 30 orphelins de guerre, âgés de moins de 18 ans, ont quitté Prague en train. J'en faisais partie. [...] Alors que je faisais mes adieux à Prague, à l'Europe et à l'Ancien Monde, j'avais déjà hâte de commencer ma nouvelle vie au Canada. J'avais presque 18 ans et j'avais encore beaucoup de raisons de vivre.

Vers un nouveau monde

Tant de personnes au XX^e siècle ont quitté leur patrie pour un nouveau pays. Tous aspiraient à un visa pour l'Amérique du Nord. Le mien est arrivé en 1948. S'il avait été délivré quelques années auparavant, ma famille entière aurait pu venir au Canada et survivre à la guerre.

Je ne me suis jamais considéré comme un sans-abri, un réfugié ou une personne déplacée. C'est moi qui avais décidé de quitter mon pays natal. Je ne l'ai jamais regretté. Ceux qui effectuent le même voyage aujourd'hui, à notre époque du voyage instantané, partent de leur domicile le matin et arrivent

avant le souper. Pour notre part, nous avons quitté Prague tôt le matin par le train express et, après un voyage d'environ seize heures, nous sommes arrivés au port de Bremerhaven, dans le nord de l'Allemagne. La mer du Nord était houleuse et la traversée, difficile. Le petit bateau était ballotté de tous bords. Notre groupe comptait environ 35 personnes, des garçons pour la plupart. Nous étions tous des survivants, des orphelins.

Après avoir débarqué en Angleterre, nous avons pris un train pour Londres. À mesure que nous approchions, je pouvais voir la capitale britannique, le rêve de tous mes camarades de classe à Prague. Nous sommes restés deux jours dans un entrepôt délabré sur Cheapside, dans le misérable East End de Londres, rempli de malheureux vivant dans des bidonvilles. Quelques-uns d'entre nous se sont aventurés à l'extérieur pour visiter la ville – Buckingham Palace, la tour de Londres, la célèbre avenue Piccadilly et Leicester Square. Alors que nous nous trouvions à Trafalgar Square, où l'amiral Nelson siège en haut d'une colonne protégée par des lions rugissants, nous avons remarqué un petit homme qui traversait la rue pour venir nous parler. « Vous, réfugiés ? a-t-il demandé.

– Oui, lui avons-nous répondu.

– Juifs ?

– Oui, lui avons-nous dit.

– Accompagnez-moi chez moi et venez rencontrer ma famille. »

Nous avons pris le métro pour aller rendre visite à Phineas Goldenfeld, à sa femme qui avait l'air triste et les cheveux grisonnants, ainsi qu'à leurs deux enfants : Regina, une jeune fille de 18 ans qui portait d'épaisses lunettes et avait les cheveux foncés, et Lennie, un garçon de 11 ans.

« Ces garçons ont survécu aux nazis et ont perdu leurs parents », a expliqué le petit homme à sa famille.

Énervé, Lennie a couru dans la pièce d'à côté et est revenu avec un pistolet en plastique. « Je vais tous les tuer », annonçait-il. Il a été difficile de le calmer. M^{me} Goldenfeld a servi un modeste repas, puis Phineas nous a raccompagnés à Trafalgar Square. J'ai gardé contact avec cette famille et, par la suite, nous nous sommes revus à chacune de mes visites à Londres.

Le Canada était disposé à nous accueillir, et notre voyage était financé par le Congrès juif canadien. Après deux jours passés à Londres, nous étions dans le train pour Southampton. Un grand paquebot de la fameuse compagnie maritime Cunard Line, l'*Aquitania*, y attendait ses passagers. Le navire avait servi au transport de troupes durant la guerre et avait hébergé plus de 8 000 soldats lors de ses voyages transatlantiques. Une fois à bord, je me suis senti comme une star de cinéma. Le navire ressemblait à un énorme hôtel avec des centaines de chambres, des restaurants, des cinémas et des salles de bal. Il était plein de passagers en tout genre. Mon premier repas dans la salle de restaurant somptueusement décorée se composait de nombreux plats et a été aussi mon dernier. Lorsque le navire a commencé à tanguer, mon estomac m'a donné l'impression d'être une baignoire à remous. Il a commencé à se nouer, et je me suis rapidement retrouvé sur le pont supérieur, en train de vomir. Je me suis alors rendu dans le dortoir, où un lit m'avait été attribué, et j'y suis resté les deux jours suivants. Le voyage a duré cinq jours et s'est fait dans les conditions hivernales les plus rudes. Des vagues aussi hautes que des immeubles ballottaient le pauvre *Aquitania* de tous côtés. Le craquement des murs m'avait presque convaincu que je ne verrais jamais le Canada, puisque je me noierais dans les eaux glacées de l'océan Atlantique. Et pourtant, le cinquième jour, les autres passagers m'ont pressé de sortir sur le pont. J'ai revu la terre, une petite tache qui grossissait de plus en plus jusqu'à notre arrivée à quai. Cet immense pays était le Canada – mon nouveau pays.

[...]

Vers un nouveau monde

Vers un nouveau monde des vagues m'ont transporté ;

Adieu, l'Europe et ses églises anciennes

Loin des rues sinueuses

Et des matelas mouillés de sueur...

Vers un nouveau monde, un bateau m'a transporté

Un signe d'adieu à ceux laissés derrière

Eux aussi aimeraient pouvoir recommencer

Mais doivent rester en arrière pour se protéger de...

Vers un nouveau monde, un rêve m'a emporté

Le rêve de ne jamais plus voir couler le sang

Mais pourrai-je un jour oublier

Ces cauchemars qui ont souillé ma jeunesse ?

Retournerai-je un jour vers l'ancien ?

Reverrai-je un jour les pierres de mes pères ?

Devrai-je y retourner

Pour de nouveau mener les anciennes guerres ?

Toronto

Après avoir débarqué du paquebot, nous avons traversé en train d'immenses plaines, recouvertes d'une épaisse couche de neige. Après un arrêt à Montréal, nous sommes arrivés à Toronto. Nous étions peut-être une vingtaine. Un homme, qui avait compris que nous étions des réfugiés, nous a donné à chacun 2 \$ pour que nous n'arrivions pas sans le sou à destination. Notre trajet a pris fin à la belle et immense gare de Union Station. Certains d'entre nous étaient descendus à Montréal, d'autres sont restés à Toronto et d'autres, enfin, ont continué vers Winnipeg.

Le Toronto de la fin des années 1940 était une ville de taille moyenne aux rues toutes droites. La ville abondait en petites maisons individuelles, situées à l'extérieur du centre-ville. Il n'y avait pour ainsi dire aucun immeuble comme on en trouvait en Europe. Les maisons situées à proximité du centre-ville étaient délabrées et serrées les unes contre les autres. En périphérie se trouvaient de plus grandes villas entourées de jardins. C'était un

pays peuplé de descendants anglais, si bien que chaque maison était un château décoré de fleurs.

Au sud se trouvait le vaste lac Ontario. Contrairement aux villes d'Europe, toutefois, le lac n'était pas intégré au paysage urbain. Dans le centre, les immeubles de bureaux et les magasins étaient de taille moyenne et peu attrayants. À la différence des citadins européens, les Torontois habitaient relativement loin de leur lieu de travail et des magasins. On ne trouvait presque pas de logements au centre-ville et seulement quelques grands hôtels. On ne voyait pas beaucoup d'enseignes lumineuses, et il n'existait qu'un nombre limité de cinémas et de restaurants. À mon grand regret, la ville comptait peu de théâtres, de salles de concert et de galeries d'art, et aucun de ces lieux n'avait la splendeur propre à l'architecture européenne. Peu de Torontois possédaient des voitures privées. Pour se déplacer, il fallait prendre le tramway, qui était, à mes yeux, bien plus moderne et plus efficace que celui de Prague. La nuit, l'éclairage était mauvais. Après tout, à peine cent ans auparavant, il n'y avait ici que quelques routes boueuses et une très faible population.

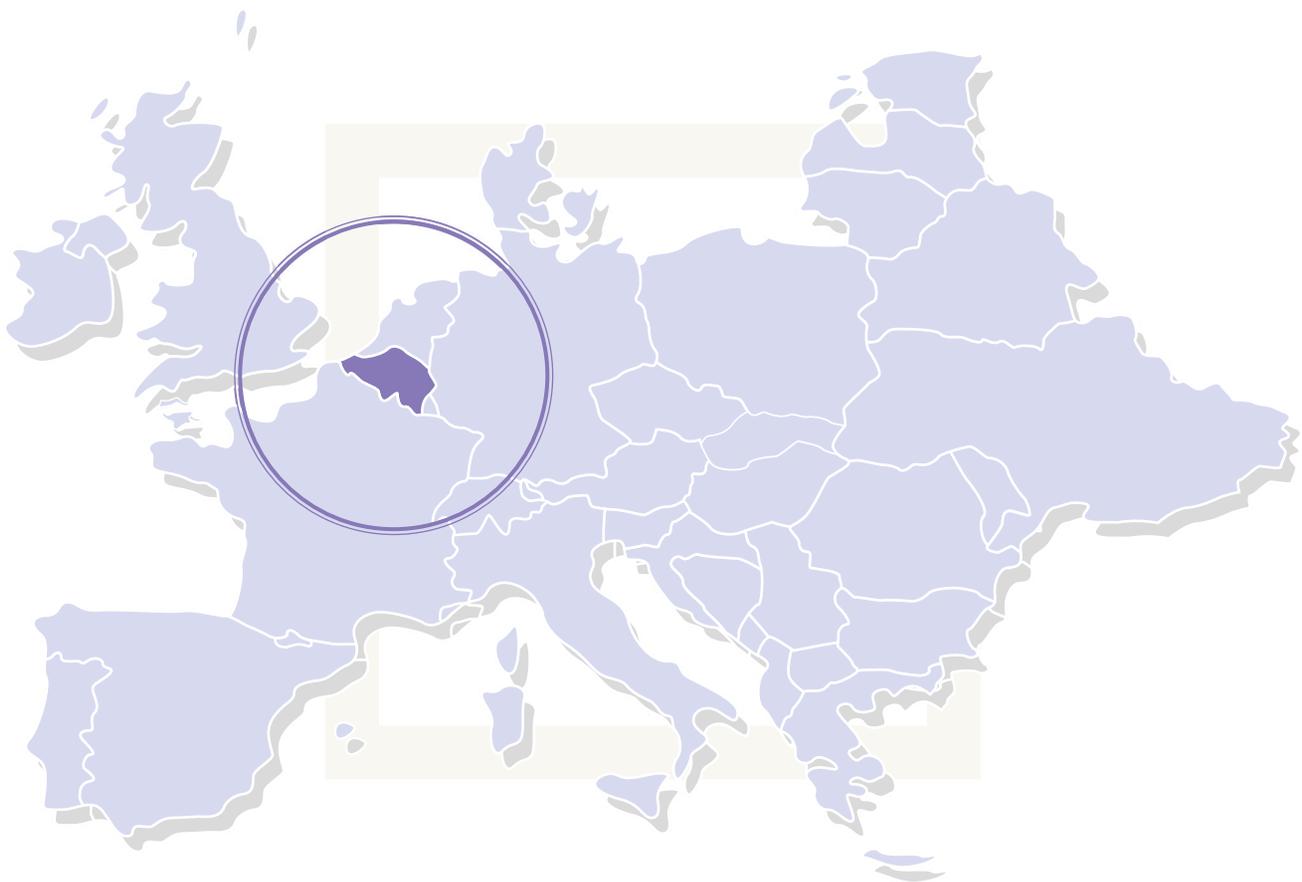
Notre petit groupe a été hébergé dans une grande maison, appelée *Reception Centre*. Des bénévoles juives s'occupaient de ce centre qui est devenu une bibliothèque juive par la suite. Durant ces tout premiers jours à Toronto, nous ne nous sommes pas aventurés loin. J'ai compris qu'apprendre l'anglais était une priorité. [...] Nous étions en avril et en période scolaire. On m'a pressé de m'inscrire dans une école publique des environs et je suis allé quelques jours dans une classe de garçons de 12 ans, me contentant d'écouter. Cette expérience m'a semblé ennuyante, de même qu'humiliante. Après tout, à peine quelques mois auparavant, je traduisais du latin des passages du poète Ovide. [...]

Les rayons de soleil éclatants, durant mon premier printemps à Toronto, m'ont réchauffé et m'ont préparé à un futur meilleur. Mon premier travail a consisté à desservir les tables dans un magasin de beignets. Je gagnais assez d'argent pour manger et me loger ; j'ai même économisé pour m'acheter une bicyclette toute neuve. J'ai eu 18 ans le 6 juin 1948. Je ne me doutais pas que beaucoup de bonnes choses m'attendaient.

Alors que les luttes idéologiques s'intensifiaient dans mon ancienne patrie, je me concentrais sur ma nouvelle vie au Canada. Comme nouvel arrivant, j'ai appris à être indépendant. J'ai dû trouver du travail pour financer mes études et mener une vie aussi normale que possible. Je ne suis pas devenu médecin, comme j'en rêvais quand j'étais petit. Au lieu de cela, j'ai obtenu un diplôme de comptable, profession respectable. En tant qu'expert-comptable, j'avais un emploi stable, plutôt bien rémunéré, que j'ai continué d'exercer jusqu'à ma retraite en 1989, plus de quarante ans après mon arrivée au Canada.

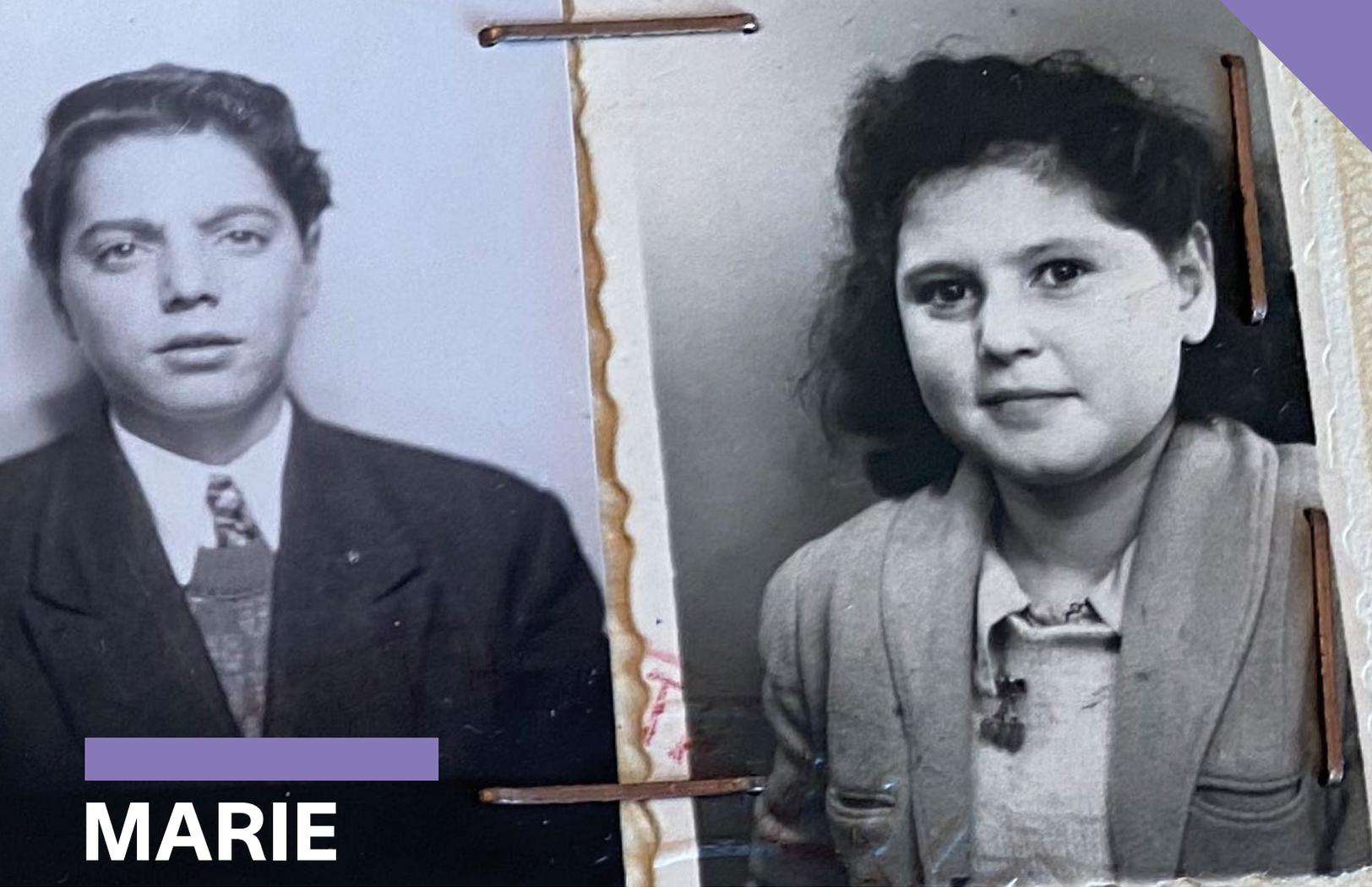
Je n'ai jamais cessé d'aimer l'art et la musique. Dans ma jeunesse, j'avais lu les principaux auteurs européens, mais je ne suis jamais vraiment devenu un homme instruit. J'ai continué à douter de moi et de l'humanité. Je ressentais toujours profondément les difficultés qui accablaient les autres peuples et cela me causait de la peine. La vie paisible dont moi-même j'avais profité n'est jamais devenue réalité dans le reste du monde. [...]

Dieu a été bon avec moi. Je ne nie pas son existence, mais c'est avec beaucoup de doutes que je prie.



Projet des orphelins de guerre – Extraits

BELGIQUE



MARIE DODUCK

Photos de Marie et de son frère, jointes à leur passeport pour immigrer au Canada.
© Fondation Azrieli, avec l'autorisation de Marie Doduck

La Belgique est un petit pays d'Europe de l'Ouest, situé entre la France et l'Allemagne. Quand la guerre a éclaté en Europe en 1939, la population juive de Belgique était relativement peu nombreuse et installée au pays depuis peu de temps : elle comptait quelque 70 000 personnes dont la majorité était arrivée en Belgique après la Première Guerre mondiale. À peine 10 % d'entre eux possédaient la nationalité belge. Dans les années qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale, les Juifs ont connu la montée de l'antisémitisme en Belgique. En mai 1940, après l'invasion allemande de la Belgique, les persécutions contre les Juifs ont augmenté, et ils ont été forcés de porter l'étoile jaune. Entre 1942 et 1944, les autorités allemandes ont enfermé les Juifs dans des camps, et environ 25 000 d'entre eux ont été déportés à Auschwitz-Birkenau. En septembre 1944, les troupes alliées, notamment des soldats canadiens, sont entrées en Belgique et le pays a été entièrement libéré du joug nazi en février 1945. Environ 23 000 Juifs de Belgique ont été tués durant l'Holocauste.

Marie (Mariette) Doduck est née en 1935 à Bruxelles, en Belgique, et elle était la plus jeune d'une famille de 11 enfants. Durant l'occupation allemande de la Belgique, sa mère et plusieurs membres de sa fratrie ont été déportés à Auschwitz-Birkenau. Les autres enfants, dont Mariette, ont survécu chacun séparément en fuyant et en se cachant chez des familles non juives, dans des couvents ou des orphelinats. En 1947, Mariette a immigré au Canada dans le cadre du Projet des orphelins de guerre avec deux de ses frères et une de ses sœurs. Elle s'est installée à Vancouver.

MARIE DODUCK

Autrice de *L'Enfant du silence*

J'ai fini par me rendre à l'évidence que je ne pouvais pas rester en Europe. Nous n'avions que très peu d'options, souvent médiocres, et pas de véritable avenir. Je me souviens des affiches placardées sur les colonnes Morris, affirmant que les enfants pouvaient quitter l'Europe. J'avais 12 ans et j'ai pris la décision de partir. Je me suis donc présentée à la mairie, où j'ai fait savoir que j'étais orpheline et que je voulais partir en Amérique. Et qui était là, à faire la même chose que moi ? Henri ! Nous avons tous les deux rempli les formulaires et passé un examen médical, puis on nous a délivré deux passeports. Aujourd'hui encore, j'ignore comment je me suis débrouillée, car je n'avais pas les papiers nécessaires pour prouver ma date de naissance. Henri a dû trouver une solution, puisque nous avons obtenu les passeports. Sur chacun d'eux, on pouvait faire figurer deux enfants : Henri et moi sur l'un, Esther et Jacques sur l'autre.

[...]

Le sauvetage des enfants juifs qui fuyaient une Europe dévastée par la guerre était un projet porté par le Congrès juif canadien (CJC), fondé en 1919. Avant même que la guerre n'éclate en Europe, le CJC avait fait pression sur le gouvernement canadien pour qu'il accepte des réfugiés juifs, mais sans grand succès. Entre 1933 et 1945, le Canada n'a accueilli que quelques milliers de réfugiés juifs en provenance d'Europe. À titre de comparaison, on estime que les États-Unis ont accueilli environ 200 000 réfugiés.

[...]

Le CJC a donc mené une bataille vaine, dans la mesure où le gouvernement canadien était dirigé par des politiciens ayant la même mentalité antisémite que ceux à l'origine de la guerre en Europe.

[...]

Le CJC a néanmoins fait preuve de persévérance et, après la guerre, il a connu davantage de succès.

Il a notamment administré le Projet des orphelins de guerre, qui a permis de faire venir au Canada 1123 enfants juifs réfugiés, entre 1947 et 1952. Je suis moi-même orpheline de guerre, tout comme deux de mes frères et une de mes sœurs.

À notre arrivée au Canada, nous, les réfugiés, sommes légalement devenus des pupilles du CJC. Après avoir été considérés comme des « biens endommagés », nous avons été soumis à des contrôles de santé par le CJC. Nous avons toujours eu l'impression que nous risquions d'être rejetés et renvoyés en Europe à la moindre infraction présumée. Imaginez avoir traversé les mêmes malheurs que nous, y compris les deux années d'incertitude après la guerre, sans papiers en règle, sans véritable lieu de résidence, sans garantie de pouvoir manger ou se loger, et que vous viviez ensuite dans l'incertitude permanente quant à votre sort. Cela nous a profondément affectés, aussi bien sur le plan physique que mental.

Une période de transition

[...]

À l'automne 1947, on nous a d'abord conduits en Angleterre. La traversée de la Manche s'est avérée éprouvante. J'ai énormément souffert du mal de mer, signe malheureux des événements à venir, car durant la traversée de l'Atlantique en direction du Canada, je serais également très malade. Après avoir aperçu les célèbres falaises blanches de Douvres, je n'ai que peu de souvenirs de l'Angleterre. Mon passeport indique que j'y suis restée qu'une semaine, peut-être deux, avant de rejoindre Southampton en navette, jusqu'au bateau qui devait nous emmener au Canada. Alors que nous étions en voiture, j'ai remarqué des décorations royales dans toute la ville de Londres : c'était à l'époque du mariage royal, lorsque la future reine Elizabeth a épousé Philip Mountbatten.

Au cours de notre traversée, j'ai jeté par-dessus bord le pull rouge que j'avais gardé avec moi depuis que j'avais quitté *Maman*⁷. Au bout de sept ans, ce n'était plus qu'un vieux morceau de tissu et, même si j'étais encore petite, cela faisait longtemps que je n'arrivais plus à l'enfiler. Pour autant, je n'avais jamais osé m'en défaire jusque-là. J'étais trop jeune et je ne me sentais pas assez bien physiquement ni assez mûre sur le plan mental pour penser à la portée symbolique de ce geste, à ce qu'il signifiait à différents niveaux : l'abandon de mon enfance qui, de toute façon, avait été brisée depuis longtemps; une tentative d'adieu à la Mariette d'Europe, à la petite fille traquée qui avait survécu aux nazis; une prise de conscience du fait que je traversais une période de transition, que je passais d'une période de ma vie à une autre. À ce stade, je me sentais comme une vieille femme enfermée dans le corps d'une jeune fille de 12 ans. J'avais vu et vécu des drames qu'aucun enfant ne devrait jamais avoir à subir.

[...]

En repensant à ce que nous avons vécu, nous les orphelins, aux scènes qui, aujourd'hui encore, plus de 75 ans plus tard, restent si difficiles à décrire, je me demande si les Canadiens qui attendaient de nous adopter n'étaient pas un peu inquiets de l'état dans lequel ils nous trouveraient.

C'est à bord de l'*Aquitania* que je suis arrivée au Canada. J'ai le souvenir d'un vieux navire chanceux, mais je n'étais alors qu'une jeune fille souffrant terriblement du mal de mer.

[...]

Selon les archives officielles, j'ai quitté Southampton sur l'*Aquitania* à la fin du mois de novembre 1947. Le 2 décembre, il nous a conduits, mes frères et sœurs et moi, au célèbre Quai 21 d'Halifax, en Nouvelle-Écosse, le port historique d'entrée au Canada pour les immigrants du monde entier. À ma connaissance, j'étais une des plus jeunes réfugiées juives embarquées sur ce navire pour effectuer la traversée.

Notre arrivée au Canada

Je n'ai pas entendu le moindre bruit au moment de descendre la passerelle pour rejoindre la terre ferme. Si je me souviens bien, le débarquement s'est déroulé dans le plus grand silence. Nous, les soi-disant « biens endommagés », étions enfin arrivés. D'après les registres, nous étions 33 jeunes réfugiés juifs à bord du bateau. Il n'y avait personne pour nous accueillir ni quoi que ce soit pour nous souhaiter la bienvenue, hormis des barbelés. Nous sommes entrés dans un bâtiment où nous attendaient des douaniers, qui ont remis à chacun d'entre nous une carte indiquant un numéro. Sur la mienne, qui était épinglée à ma robe, figurait le numéro 73. Une fois de plus, on nous avait privés de notre identité. Je me souviens qu'Esther m'a murmuré : « Qu'est-ce qui se passe, Mariette ? Tu as dit que nous étions libres, qu'ils nous avaient annoncé que nous serions libres ici, et voilà que nous nous retrouvons encore dans une prison. » Comment ne pas être d'accord ? Les fenêtres étaient pourvues de barreaux et l'endroit avait tout l'air d'une prison. Nous connaissions tous cette sensation. Nous, les Juifs, venions de quitter l'Europe occupée par les nazis, une immense prison dont nous avions eu la chance de nous évader, la vie sauve.

Nous avons quelques objets de valeur sur nous. Si notre expérience de la guerre nous avait appris quelque chose, c'était de ne dépendre de personne, d'être aussi autonomes que possible. Ainsi, chacun d'entre nous avait mis de côté de quoi subvenir à ses besoins en cas de nécessité : un peu d'argent, des petites babioles que nous pourrions revendre et, bien sûr, des objets de valeur sentimentale. Pour ma part, j'avais quelques photos, dont une de ma mère, ainsi qu'une petite bague d'enfant sertie d'un diamant, que ma sœur Sara m'avait offerte avant mon départ de Belgique.

Les *douaniers*^{*} ont immédiatement tout confisqué, hormis les photos. Ils ont fini par me rendre la bague, mais sans le diamant. Je suppose qu'il s'agissait d'une taxe d'entrée.

⁷ Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Nous n'étions pas arrivés sans le sou, mais nous sommes entrés dans le pays sans le sou, et c'est ainsi que nous avons été dépeints. Bien sûr, aucun d'entre nous n'a dénoncé les vols commis par *les douaniers**. À qui l'aurions-nous rapporté ? Et pourquoi ? Ce n'était pas encore notre pays et nous n'avions rien. Nous n'étions encore que des enfants et pourtant, nous avons vécu tant d'années de calvaire, sans parents, sans aînés, parfois dans la rue, dépendant seulement de nous-mêmes. Nous avons tous appris à ne pas faire confiance aux autorités, qui nous causeraient certainement plus de tort que de bien. Nous avons traversé l'océan à bord d'un vieux bateau ; nous avons appris à communiquer entre nous dans la dizaine de langues que nous parlions tous. Nous n'avions besoin de personne ! Nous pouvions survivre à n'importe quoi ! Tel était notre état d'esprit et c'est pour cette raison que nous n'avons jamais mentionné le vol.

Halifax n'était pas notre destination, mais simplement notre point d'entrée au Canada. Une fois la douane passée, nous avons enfin rencontré quelqu'un venu nous accueillir, une assistante sociale qui nous a souhaité la bienvenue au nom du Congrès juif canadien. Outre le financement du Projet des orphelins de guerre et de notre arrivée au Canada, le CJC a aussi aidé de nombreuses familles d'accueil à assumer les frais liés à la prise en charge d'un orphelin, même si la famille dans laquelle je me suis retrouvée, comme d'autres, n'a pas accepté l'argent puisqu'elle n'en avait pas besoin. L'assistante sociale était chargée de nous aider, nous les réfugiés juifs, à nous rendre dans nos nouvelles familles au Canada. Si quelques enfants sont restés à Halifax, la majorité d'entre nous a pris la direction de l'ouest du pays, vers Montréal, Toronto et Winnipeg, les villes qui comp- taient les plus importantes communautés juives du Canada. Nous avons déjà été sélectionnés par des familles. L'assistante sociale nous a fait monter dans le train et nous a accompagnés tout le long du trajet.

Lorsque le train s'est arrêté à Montréal, elle a annoncé : « Nous sommes arrivés. Il est temps de descendre du train. Et si vous alliez vous dégourdir

les jambes un peu jusqu'à l'arrivée de vos familles d'accueil ? » C'est ce que nous avons fait. Nous sommes descendus du train et nous avons marché quelques instants. Rapidement, je suis retournée à la gare pour trouver l'assistante sociale, à qui j'ai déclaré sans ambages : « Je ne peux pas rester ici. Personne ne parle français. Je ne comprends rien. Ils parlent un *patois* qui n'est pas le français. » Sur le moment, j'ai fait preuve d'une certaine impolitesse, mais je cherchais à lui exprimer mon ressenti, car, n'oubliez pas, je n'avais que 12 ans. Alors, j'ai été très directe. Je lui ai dit : « *Ils parlent français comme une vache espagnole**. » Toujours est-il qu'avec mes frères et sœurs, nous sommes remontés dans le train et nous avons continué jusqu'à l'arrêt suivant.

Le train s'arrêtait ensuite à Winnipeg. Nous y sommes arrivés en décembre, pour y découvrir la ville recouverte de 2 mètres de neige. Je suis originaire de Belgique, où il neige de temps en temps, mais pas beaucoup. Les gens nous ont accueillis à la gare, complètement emmitouflés, avec des cache-oreilles, des manteaux d'hiver, des manchons et d'imposants chapeaux. Je me suis tournée vers l'assistante sociale et je lui ai dit : « Je ne peux pas rester ici, je vais mourir. » Elle m'a regardée puis m'a répondu : « *Mariette, qu'est-ce que tu dis** ? » Je lui ai alors répété, sans détour : « Je ne peux pas vivre ici. Il fait trop froid, je vais mourir de froid. Je ne peux pas rester ici. » J'ai rencontré ma famille adoptive, les Smith, très réputés pour leur viande de qualité, du bœuf salé. Ma sœur et moi sommes restées quelques semaines chez eux (Henri et Jacques ont été confiés à une autre famille). Je n'avais aucun problème avec les Smith ; en revanche, je ne supportais pas le climat.

Les familles qui nous accueillait nous ont permis de rester proches des autres jeunes réfugiés qui venaient d'arriver à Winnipeg. Ils nous emmenaient au Young Men's Hebrew Association (YMHA) et nous mettaient en contact avec des enfants avec qui, selon eux, nous pouvions plus facilement nous identifier et discuter. Mais moi, je ne voulais pas me retrouver avec qui que ce soit. Je voulais être

loin de tout cela, loin de mon passé, loin de ce qui me rappelait ce que j'avais voulu laisser derrière moi en Europe. L'assistante sociale s'est montrée très compréhensive et patiente. Elle m'a répondu : « Mariette, tu n'as pas d'autre endroit où vivre. Votre parcours s'arrête là. Nous plaçons ici tous les enfants juifs venus d'Europe. » Mais j'ai refusé. Posant le pied par terre, j'ai rétorqué : « Je ne peux pas rester ici. Je ne peux pas rester dans ce froid. Je ne peux pas côtoyer d'autres survivants. »

[...]

Lorsque je suis retournée voir l'assistante sociale pour lui expliquer que je devais partir, je n'avais pas l'intention d'emmener mes frères et sœurs. Ils pouvaient rester à Winnipeg. C'est difficile à expliquer, même à l'adulte que je suis devenue. À 12 ans, Mariette n'avait tout simplement pas peur de se retrouver seule. Elle avait été livrée à elle-même pendant si longtemps que l'idée de venir seule dans ce nouvel endroit ne l'effrayait guère. Au contraire, sa survie en dépendait. Et s'il y a bien une chose que Mariette maîtrisait, c'était l'art de la survie. J'avais appris seule à manger avec un couteau et une fourchette, à me coucher et m'endormir puis à me lever le lendemain. Tout cela, je l'avais fait pendant des années, toute seule ! Survivre, c'est n'avoir besoin de personne. Quant aux sentiments des frères et sœurs de Mariette, s'ils se sont sentis délaissés, abandonnés ou exclus, ils ne faisaient pas partie de l'équation, car pour Mariette, cela n'avait jamais été le cas.

Cependant, lorsque Henri l'a découvert, il m'a dit : « Nous ne resterons pas ici si tu ne restes pas. » J'ai protesté. Je leur ai promis de leur dire où je me retrouverais et comment me joindre, mais ça ne servait à rien. Il a rétorqué : « Mariette, on reste ensemble. » Mes frères et sœurs sont partis avec moi, tous les trois, dans le train, en direction de l'ouest. Je me souviens que lorsque le train a ralenti, j'ai regardé par la fenêtre et je n'ai pas vu grand-chose, si ce n'est un petit édifice rouge d'où sortait une traînée de fumée. Une infime traînée. Et de la neige, encore et toujours. Quand j'ai demandé à l'assistante sociale qui nous

accompagnait où nous étions, elle m'a répondu : « Calgary ». Aussitôt, j'ai espéré que nous ne nous y arrêterions pas. Ce n'était pas la neige qui me rebutait, mais le manque de, comment dire, de tout. Je venais de Bruxelles. Certes, ce n'était pas Paris, mais ça restait une vieille ville européenne. Je me suis dit que si je devais me cacher, il me fallait des endroits pour cela. À Calgary, il ne semblait y avoir nulle part où se cacher.

Il restait cependant un arrêt, Vancouver. J'ai demandé à Jean Rose, la dame qui désormais nous accompagnait : « Qu'y a-t-il là-bas, à quoi ça ressemble ? » Elle m'en a dit quelques mots : il ne neige pas beaucoup, il pleut souvent et ce n'est pas une grande ville. Puis je lui ai demandé : « C'est près de l'océan ? » Je voulais aller à la plage. Il me restait si peu de souvenirs de ma famille. Je ne gardais que peu de souvenirs précis de moments heureux, mais je me rappelais la plage, le sable, les vagues et le beau temps. C'était parfait. Je me souviens d'avoir été heureuse, vraiment heureuse. Alors Jean Rose m'a répondu qu'effectivement, la ville se trouvait au bord de l'océan. Cela a dû passablement m'exaspérer, car j'ai rétorqué : « Il nous a fallu voyager toutes ces semaines pour enfin arriver à cet endroit ? » Dans mon dossier de candidature, j'avais indiqué que je voulais vivre près de l'océan !

Vancouver

Nous sommes arrivés à Vancouver le 3 janvier 1948, après avoir mis un peu plus de quatre semaines à traverser l'immensité du Canada. Nous sommes descendus à la gare, située au pied de la rue Granville : moi, ma sœur Esther, mes frères Jacques et Henri, ainsi que trois garçons, David, René et Lazar (Larry), le futur époux d'Esther. Plus tard, j'ai appris que, sur les 1123 orphelins juifs venus au Canada dans le cadre du Projet des orphelins de guerre, seuls 47 se sont retrouvés à Vancouver.

Comme cela avait été le cas à Winnipeg, un couple attendait de pouvoir m'adopter à Vancouver. Plusieurs familles juives étaient venues chercher

leurs orphelins juifs, mais, en un instant, la donne a changé. Malgré la présence d'une famille qui était déjà disposée à m'accueillir, Joe Satanov m'a remarquée et, en me désignant du doigt, a lancé à l'assistante sociale : « C'est elle que je veux ; elle est à moi. » C'est ainsi que je suis partie vivre chez les Satanov.

[...]

Ma sœur et mes frères ont tous été placés dans des familles différentes. Qui aurait accepté de prendre quatre enfants ? Le CJC avait éprouvé bien des difficultés à trouver des foyers pour les orphelins au Canada. Dans certains cas, ils avaient promis à des familles de leur confier des enfants bien plus jeunes que ceux qui sont finalement arrivés, dont la plupart étaient des adolescents. Je mesure aujourd'hui, en tant qu'adulte, le courage qu'il a fallu à ces couples, à ces familles, pour accueillir chez eux des enfants plus âgés. Quel cran ! Nous étions tous à Vancouver, mais nous vivions tous à des adresses différentes. À nouveau, je me retrouvais seule avec des inconnus.

Les Satanov étaient bien connus de la petite communauté juive de Vancouver. M. Satanov était l'un des fondateurs de la synagogue Beth Israel, la synagogue conservatrice de Vancouver. Arrivés de Russie quelques dizaines d'années plus tôt, ils parlaient un yiddish russe de classe supérieure que je ne comprenais pas, plus soigné que le mien, un yiddish polonais rudimentaire qu'ils ne comprenaient pas non plus. Je ne parlais pas anglais et eux ne parlaient pas français. Ainsi, au début, nous n'avons pas pu communiquer du tout, si ce n'est à l'aide d'images. Ils n'avaient pas d'enfants et M^{me} Satanov, que ses amis appelaient Minnie, avait dépassé l'âge pour en avoir. J'ai vite compris qu'elle ne voulait pas de moi et ne me faisait pas confiance, ce que je ne peux pas lui reprocher. Je devais avoir l'air à moitié sauvage, méfiante moi aussi, et désintéressée.

[...]

La transition a été difficile pour nous tous, mais surtout pour moi. Au cours de ma première année

à Vancouver, j'ai fugué pas moins de douze fois. Je me suis sauvée, tout bonnement. Le fait de vivre en famille, de devoir obéir à des aînés qui tentaient de m'inculquer des règles et des principes, d'avoir un emploi du temps et des objectifs à atteindre, rien de tout cela ne m'était familier. Et puis, entre 5 ou 6 ans et 10 ou 11 ans, je n'ai jamais parlé à moins qu'on ne m'adresse la parole. Rappelez-vous, j'étais une enfant du silence. Je pouvais rester assise pendant des heures sans rien dire, si ce n'est ce que les autres voulaient entendre. Le fait qu'on attende désormais de moi que je prenne part à une conversation m'a complètement désorientée et bouleversée. Ma réaction a été de chercher une échappatoire.

Chaque fois que je me suis enfuie, M. Satanov m'a retrouvée et m'a ramenée à la maison. Il répétait toujours la même chose, même s'il m'a fallu plusieurs mois avant de comprendre ce qu'il voulait dire : « Peu importe la distance que tu parcourras ou l'endroit où tu iras, tu es à moi. Ne l'oublie jamais. » Il se montrait si résolu, si possessif, que je n'arrivais pas à savoir où il voulait en venir.

[...]

Plus tard, ma mère adoptive est devenue ma meilleure amie et moi la sienne, et je me suis occupée de mes deux parents adoptifs lorsqu'ils ont commencé à prendre de l'âge. Toutefois, je ne les ai jamais appelés Papa et Maman, bien qu'ils me l'aient demandé, et je n'ai jamais changé de nom, même s'ils sont devenus de véritables parents pour moi et si j'ai passé bien plus de temps avec eux (trente-deux ans) qu'avec mes propres parents. Je les appelais Oncle et Tatie, selon la coutume européenne pour marquer mon respect, Oncle Joe et Tatie Minnie.

Le choc des cultures

[...]

Nous autres, immigrants, étions l'objet de préjugés, aussi bien dans cette classe gérée par le CJC qu'à l'école hébraïque, ou encore dans les

écoles publiques. Les enfants de notre âge étaient étonnés que nous ayons des connaissances en matière de musique, de littérature ou de culture. À leurs yeux, nous étions des intrus qui venaient presque littéralement d'un autre monde. Il leur semblait inconcevable que nous connaissions quoi que ce soit. Ces préjugés, très tenaces, ont fait de nous des survivants conscients de notre extranéité, même lorsque nous nous trouvions au milieu d'autres Juifs. Encore une fois, nous avons appris à masquer une partie de qui nous étions, comme nous l'avions fait en Europe. Par ailleurs, je dois admettre que nous, les enfants venus d'Europe, les survivants, nous les méprisions aussi beaucoup. Nous les considérions comme des incultes, même si nous étions ceux qui souffraient de leurs moqueries et de leurs regards.

Malgré ma façon hésitante et souvent frustrante de communiquer, à l'aide de gestes et de dessins, j'ai réussi à faire comprendre à Oncle Joe que je voulais aller à l'école, dans une vraie école, pour étudier l'anglais et, surtout, pour apprendre à le parler. J'ai dessiné une petite école rouge avec une cheminée et de la fumée qui en sortait, semblable au bâtiment que j'avais observé depuis le train lorsque nous nous étions arrêtés à Calgary, et il a compris. Il m'a donc inscrite à l'école publique la plus proche de chez nous, Maple Grove, où j'ai suivi les cours de la 1^{re} à la 6^e année pendant dix mois.

J'ai fait la connaissance de M^{lle} Mowatt. C'était le genre d'enseignante que chacun devrait avoir la chance d'avoir au moins une fois dans sa vie. Les bons professeurs ont un rôle si important à jouer dans l'accompagnement des jeunes, à un âge où ils grandissent et s'affirment. M^{lle} Mowatt a su me considérer en tant qu'être humain et répondre à mes besoins, ce qui m'a beaucoup touchée, même après avoir quitté l'école. Je revenais de temps en temps lui rendre visite, lui dire comment j'allais, lui raconter mes difficultés. Elle a joué un rôle déterminant dans ma métamorphose, car elle m'a beaucoup aidée en anglais, en se servant du tableau noir pour écrire l'alphabet. Elle a vite compris que

je pouvais réussir les examens tant qu'ils n'étaient pas écrits, si bien qu'elle a accepté que je les passe à l'oral. Après elle, les autres enseignants en ont fait de même. Je craignais tellement de faire des fautes que j'étais paralysée par la peur dès qu'il s'agissait d'examens écrits.

M^{lle} Mowatt m'a également encouragée à me faire appeler Marie plutôt que Mariette. En effet, Mariette, bien qu'étant un prénom européen assez courant, reste difficile à prononcer pour un anglophone, tandis que Marie est nettement plus répandu et plus facile à prononcer. Ainsi, sous la pression amicale de M^{lle} Mowatt, j'ai acquis une double identité. J'étais toujours Mariette, mais en même temps, je devenais Marie, celle qui a vécu avec les Satanov, celle dont l'adolescence et l'entrée dans la vie adulte ont été façonnées par Vancouver, et qui a atteint l'âge de la maturité au Canada. Dans un premier temps, Marie a été pour moi un autre moyen de me cacher. En lui donnant vie, j'ai fourni à Mariette un refuge, un moyen de se retirer de ce monde.

C'est à ce moment-là qu'a commencé ma transformation. La survie est comme un manteau que l'on apprend à enfiler et à retirer, mais dont on ne se débarrasse jamais. Petit à petit, j'ai appris à me défaire de cet habit de survie. Cela n'a pas été facile. J'ai commencé par la langue.

[...]

Au fur et à mesure que j'acquerrais une véritable éducation, je me suis tranquillement métamorphosée. Après avoir achevé mon primaire en une seule année scolaire à Maple Grove, j'ai fréquenté l'école secondaire de Point Grey, de la 7^e à la 9^e année.

[...]

Après Point Grey, j'ai fréquenté l'école secondaire Magee pour six mois. J'y ai suivi mes trois dernières années de secondaire, validant ainsi douze années scolaires en moins de cinq ans. Une fois le secondaire terminé, je suis entrée à la Fairview High School of Commerce, puis j'ai suivi des cours à l'Université de la Colombie-Britannique. J'avais

appris l'anglais et je maîtrisais mon accent, que j'avais réussi à atténuer au point que l'on pouvait à peine dire que ce n'était pas ma langue maternelle. Et puis, j'étais devenue Marie. Pas mal pour un « bien endommagé »!

J'ai eu beaucoup de chance de me retrouver chez les Satanov, car tous les survivants ne peuvent pas se vanter d'avoir été aussi bien lotis dans leur famille d'adoption. (Pour autant que je sache, de tous les enfants survivants arrivés à Vancouver après la guerre, seuls mon frère Jacques et moi-même sommes restés durablement dans nos familles d'accueil.) Malgré une première année difficile, nous avons appris, tous les trois, à bien nous entendre, et je n'ai manqué de rien. Les Satanov habitaient une belle demeure, même si, durant ma première année chez eux, ce n'était pour moi qu'un endroit où dormir et prendre mes repas. Je recevais de beaux habits, du fait que mes parents adoptifs

tenaient une boutique de vêtements pour dames. Pour mes 16 ans, j'ai reçu de nombreuses robes et chaussures d'exposition, toute une garde-robe, et qui plus est, je mangeais toujours à ma faim.
[...]

Nous avons été parmi les premières familles de Vancouver à posséder un téléviseur à la maison, un poste en noir et blanc avec de grandes oreilles de lapin. À l'époque, ces appareils ne diffusaient pas encore d'images en couleur. Nous prenions nos repas dans le salon pour pouvoir le regarder, à l'exception du vendredi, veille du shabbat, où nous profitions d'un vrai repas dans le respect de la tradition juive, sans téléviseur.

Avec le temps, je me rendrais compte que j'étais à ma place.

